

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

402

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 9 juillet 1896, à 1 heure

Par EUGÈNE NÉRET

Né à Peyrat-la-Nonière (Creuse), le 8 novembre 1868.

LA

PROPHYLAXIE DE LA LEPRE

AU MOYEN-AGE

Président : M. PROUST, professeur.

Juges : MM. BROUARDEL, professeur.

NETTER,
THOINOT, } *agregés.*

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2.

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

402

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 9 juillet 1896, à 1 heure

Par EUGÈNE NÉRET

Né à Peyrat-la-Nonière (Creuse), le 8 novembre 1868.

L A

PROPHYLAXIE DE LA LÈPRE

AU MOYEN-AGE



Président : M. PROUST, professeur.

Juges : MM. BROUARDEL, professeur.

NETTER,
THOINOT, } *agrégés.*

PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2.

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....	M. BROUARDEL.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	N....
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....	TERRIER.
Pharmacologie.....	POUCHET.
Thérapeutique et matière médicale.....	LANDOUZY.
Hygiène.....	PROUST.
Médecine légale.....	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LABOULBÈNE.
Pathologie comparée et expérimentale.....	STRAUS.
	N....
Clinique médicale.....	POTAIN.
	JACCOUD.
	HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.....	GRANCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	FOURNIER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	JOFFROY.
Clinique des maladies nerveuses.....	RAYMOND.
	DUPLAY.
Clinique chirurgicale.....	LE DENTU.
	TILLAUX.
	BERGER.
Clinique ophtalmologique.....	PANAS.
Clinique des voies urinaires.....	GUYON.
Clinique d'accouchements.....	TARNIER.
	PINARD.

Professeur honoraire : M. PAJOT.

Agrévés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	FAUCONNIER.	MARIE.	SEBILEAU.
ALBARRAN.	GAUCHER.	MENETRIER.	THIÉRY.
ANDRÉ.	GILBERT.	NÉLATON.	THOINOT.
BAR.	GILLES DE LA TOURETTE	NETTER.	TUFFIER.
BONNAIRE.	GLEY.	POIRIER, Chef des tra-	VARNIER.
BROCA.	HARTMANN.	vaux anatomiques.	WALTHER.
CHANTEMESSE.	HEIM.	REITTERER.	WEISS.
CHARRIN.	LEJARS.	BICARD.	WIDAL.
CHASSEVANT.	LETULLE.	ROGER.	WURTZ.
DELBET.	MARFAN.		

Secrétaire de la Faculté : M. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1793, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON GRAND-PÈRE

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MON FRÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR PROUST

PROFESSEUR D'HYGIÈNE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MÉDECIN DE L'HOTEL-DIEU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVANT-PROPOS

Arrivé au terme de nos études médicales nous tenons, avant de quitter les hôpitaux, à témoigner notre sincère reconnaissance à nos maîtres.

Nous n'oublierons jamais l'excellente année passée à l'Hôtel-Dieu dans le service de M. le professeur Proust que nous sommes heureux de remercier bien sincèrement de son précieux enseignement, en même temps que des marques d'intérêt qu'il n'a cessé de nous prodiguer. Que M. le professeur Proust qui nous a si bien accueilli en acceptant la présidence de cette thèse veuille bien agréer l'expression de notre reconnaissance et de notre respect.

M. Thoinot a été pour nous un maître très bienveillant dont les leçons nous seront aussi fort utiles dans l'avenir. Nous le prions de croire à toute notre gratitude.

M. Besnier et M. Thibierge à qui nous devons nos connaissances en dermatologie nous ont maintes fois donné des preuves de leur sollicitude. C'est un devoir bien agréable pour nous de leur rendre ici un public hommage. Que M. Thibierge qui nous a inspiré le goût des études médicales et qui nous a si souvent soutenu de ses bienveillants encouragements nous permette de lui adresser ici nos très vifs remerciements.

A la Salpêtrière, M. Falret dont la bonté et l'affabilité sont si connues a su, grâce à ses leçons si claires et si intéressantes, nous

faire apprécier tout l'intérêt que comporte l'étude de l'aliénation mentale.

MM. Balzer et Renault nous ont toujours témoigné un si sympathique intérêt que nous tenons à les en remercier encore une fois.

L'enseignement de M. Audhoui nous laissera un durable souvenir.

M. Juhel-Rénoy qui fut toujours si bienveillant pour nous a été enlevé à notre affection. Nous conserverons toujours un pieux souvenir pour la mémoire d'un jeune savant de grand mérite chez qui les qualités de cœur étaient si bien alliées à celles de l'esprit.

INTRODUCTION

La première idée de cette thèse nous a été inspirée par la lecture du très attachant article Eléphantiasis du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*. Nous avons pensé qu'il y aurait un intérêt tout particulier à développer un sujet qui était à peine esquissé dans l'étude que nous venons de signaler.

Dans ce but, nous avons compulsé de nombreux documents dont on trouvera l'indication plus détaillée dans le cours de ce travail.

Nous tenons à dire que nous n'avons pas eu d'autre prétention que celle de faire connaître les mesures générales de prophylaxie prises contre la lèpre, à une époque que l'on qualifie trop légèrement de barbare. Il ressort de nos recherches cette constatation que, à l'heure actuelle, on n'a rien trouvé de mieux à faire contre l'affection dont nous avons entrepris l'historique, que ce que l'on faisait il y a 5 ou 6 siècles, c'est-à-dire l'isolement.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554021_0015

CHAPITRE PREMIER

Historique.

Dès la plus haute antiquité on s'est préoccupé de prendre des mesures prophylactiques contre la lèpre. On en éprouve d'autant moins de surprise que cette affection est un fléau probablement aussi ancien que les premières annales de l'humanité.

La lèpre paraît avoir existé depuis les temps les plus reculés en Afrique, en Chine et dans quelques contrées des Indes occidentales.

Un novice, avant d'entrer dans une pagode de bonzes, même pour y faire une simple retraite, devait prouver qu'il n'avait jamais été ni fou, ni lépreux.

Moïse parle de la lèpre dans le Lévitique (1) mais nous n'oserions affirmer que sous ce terme générique de *lèpre* il ne désigne pas bon nombre d'affections qui en diffèrent par des caractères nettement tranchés. C'est ainsi qu'il confond sous ce mot la teigne et la dartre furfuracée, que la dermatologie a définitivement classées.

(1) *Lévitique*, cap. III, versets 2 à 46 et cap. XIV. *Livre des Rois*, I.IV.V. « Les livres de Moïse contiennent une série d'ordonnances au sujet de la lèpre et des lépreux ; la maladie y est décrite minutieusement et cette description devait servir de guide aux prêtres chargés d'examiner les personnes suspectes de lèpre et de prononcer leur séquestration.

Le malade déclaré impur devait sortir (purchassé) du camp avec des habits déchirés et souillés, tête nue, la bouche couverte d'un voile, et resté séquestré jusqu'à nouvel examen du prêtre. S'il était déclaré guéri, on faisait sur lui l'offrande en sacrifices expiatoires, dans le cas contraire la séquestration était perpétuelle ». *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. XXXIII, p. 471).

Il faudrait quelque bonne volonté pour reconnaître la lèpre dans la *maladie de Job*, en dépit des gloses de certains commentateurs. Il paraît aussi douteux de retrouver dans les écrits d'Hérodote (1), le « Père de l'Histoire » ou d'Hippocrate (2) le « Père de la Médecine » une mention de la véritable lèpre. Pour Hippocrate la *lèpre* (*lepra*) est la vulgaire dartre ; ce qu'il appelle *leuce* et *maladie phénicienne* se rapporterait plutôt aux deux formes de la lèpre du moyen âge : la lèpre blanche et l'éléphantiasis.

On ne trouve une véritable description de l'éléphantiasis des Grecs que beaucoup plus tard, après cinq siècles dans l'ouvrage sur les maladies aiguës d'Arétée de Cappadoce qui nous a laissé une description terrifiante (3).

La lèpre eut son berceau primitif en Egypte. Elle se répandit de là chez les Hébreux, puis chez les Romains. Les armées de Pompée la rapportèrent de Rome à leur retour de Syrie et d'Egypte (4).

D'autre part Xénophon affirme qu'elle était très commune parmi les Scythes qui furent les Celtes des premiers âges.

Les Latins ont bien connu les diverses variétés de lèpres, mais la classification que nous en ont laissée Galien (5) et surtout Celse est vague et confuse.

(1) HÉRODOTE, *Histoire*, I, III.

(2) HIPPOCRATE, *Livre des maladies*, § 35, t. VI de la traduction Littré. L'antiquité grecque élevait des temples à la lèpre et donnait même à certaines villes le nom de *Lepreou* ou *Leprea*. Ces temples étaient des sortes de léproseries où les malades ne séjournaient pas, mais où ils allaient consulter les prêtres, médecins qui formaient une véritable corporation régie par des statuts et des règlements dont on n'a malheureusement pas retrouvé le texte.

(3) ARÉTÉE. *De morborum acut. causis*, lib. XI, cap. XIII.

(4) On montrait encore à Rome il y a quelques années, la fameuse cuve de marbre où s'était baigné l'empereur Constantin, après avoir été guéri de la lèpre par le pape Saint Sylvestre. — CHEVALIER, *Not. hist. sur la maladie de Voley*, p. 3.

(5) GALIEN, *Isagoge*. P. D'EGINE, *De lepra et psora*.

Celse (1) nous parle, en même temps que de la lèpre tuberculeuse qu'il ne nomme pas et dont il expose seulement les symptômes, de trois variétés de *vittiligo*, entre autres de celle que le professeur Hebra a récemment baptisée du nom de *lèpre maculeuse* (2).

Plusieurs auteurs ont mis leur esprit à la torture pour déterminer comment la lèpre avait pu pénétrer en Occident. Dom Calmet, le patient bénédictin se gardait de conclure si l'apparition de la lèpre en Europe était due aux nombreux Juifs qui l'habitaient ou aux croisades qui avaient ramené de Syrie des Européens infectés (3). Des historiens de la médecine ont attribué aux Sarrasins l'importation de la maladie en Espagne et de là en France (4).

M. le Dr Zambaco-pacha qui a fait de ces questions une étude approfondie serait plutôt disposé à croire que la lèpre a une origine phénicienne. Les Phéniciens naviguaient le long de notre littoral pour se rendre aux îles Cassitérides (îles Sorlingues) où se faisait un grand commerce d'étain (*κασσιτερος*) et aussi pour aller dans les pays du Nord de l'Europe, où certains archéologues croient reconnaître les vestiges de leur industrie (5),

Pourquoi ne pas admettre plus simplement que toutes ces maladies une fois entrées en Italie ont pénétré avec les colons et les soldats romains dans le reste de l'Europe soumis à leurs armes (6).

Il y a, il est vrai, une autre version dont nous ne contesterons pas la vraisemblance.

Au VIII^e siècle, dans le nord de l'Italie, la lèpre passait, nous

(1) CELSE, *Traité de médecine*, I, III, cap. XXV. *Actuarius*, lib. II, cap. II.

(2) HÉBRA, *Traité des maladies de la peau*, traduction Doyon, II, 492.

(3) LABOURT, *Origine des ladreries et léproseries*.

(4) OZANAM, *Maladies épidémiques*, IV, 132.

(5) *Bull. Ac. de médecine*, 1892, 353.

(6) DE ROCHAS, *loco citato*, 18.

apprend M. Lagneau pour avoir été importée par les Lombards. Or, ces Lombards venaient du Nord de la Germanie, région maritime bien voisine de la presqu'île Scandinave où sévit encore cruellement la lèpre. Paul Warnefried, plus connu sous le nom de Paul Diacre, rapporte qu'en 770, le pape Etienne III menaçait Charlemagne de l'excommunier s'il épousait Berthe, la fille de Dideric, roi des Lombards, s'il mésalliait le très noble sang des Francs avec celui « de la perfide et très puante nation des Lombards », dont les lépreux tiraient certainement leur origine. C'est encore, d'ailleurs, dans le nord de l'Italie, dans la Lombardie, la Ligurie, les Alpes-Maritimes que plusieurs auteurs ont signalé, à diverses époques, l'existence des lépreux (1).

Ce qui est sûr, c'est que les expéditions armées et surtout les invasions des hordes barbares (2) contribuèrent à donner à la lèpre une recrudescence et une intensité particulières. En dehors de ces irruptions de flots humains, il s'établit durant tout le moyen âge des communications incessantes entre l'Europe et l'Asie.

On allait en pèlerinage à la Terre-Sainte pour gagner le ciel et parfois, fait qui n'est pas sans causer quelque surprise, pour se guérir de la lèpre. Grégoire de Tours parle quelque part d'un certain Naaman qui se plongeait dans les eaux du Jourdain, persuadé qu'il trouverait la guérison au fond de la Sainte piscine.

(1) *Bull. Ac. de médecine.*

(2) Notre pays fut successivement ravagé par les Lombards en 570, les Sarrasins en 720, les Normands en 860, les Hongrois en 964.

CHAPITRE II

Mesures prophylactiques.

Si la lèpre s'est surtout propagée en Europe après les croisades, elle avait bien longtemps auparavant exercé ses ravages et provoqué des règlements de police et des mesures sanitaires. Déjà, du temps de Grégoire de Tours, il existait de nombreuses léproseries (1) qu'on avait soin de bâtir hors des villes : on était persuadé que le mal était au plus haut point contagieux (2), et qu'il suffisait, pour en être atteint de toucher les habits ou les meubles du malade, de respirer le même air que lui.

(1) La première mention d'un hôpital se trouve dans Saint Epiphane, qui nous apprend qu'à Sébaste et à Césaire, il y avait vers le milieu du IV^e siècle, des hôpitaux établis par les évêques de ces villes, où l'on recevait les étrangers, les pauvres, les estropiés et même les *lépreux* (SAINT EPIPHANE, *Adversus hæreses*, lib. III).

Les Annales ecclésiastiques constatent l'existence de Léproseries en 460, près de l'abbaye de Saint-Oyan, aujourd'hui Saint-Claude, en 570 dans un des faubourgs de Chalon-sur-Saône ; en 634 dans les dépendances de la basilique de Verdun (CHEVALIER, *loco citato*, 132).

Saint Nicolas est, dit-on, le premier qui ait fait bâtir un hospice consacré aux lépreux.

(2) La lèpre était autrefois reconnue, sans conteste, contagieuse et héréditaire. Dès la fin du IV^e siècle, le pape Saint Sirice, prescrivait que dans le cas où un homme sain marié à une femme lépreuse deviendrait lépreux lui-même, les conjoints seraient séparés afin que la descendance fut préservée du mal héréditaire (CONSTANT, *Epist. Rom. Pontif.*, in-f^o, 709).

Les enfants des lépreux ne devaient pas être baptisés sur les fonts où l'on baptisait les autres, mais au-dessus de la piscine (DOM MARTÈNE, *De antiq. eccl. ritibus*, 360).

Deux autres documents prouveront que le caractère contagieux de la lèpre était admis formellement. A Tours, les statuts donnés en 1408 par Charles VI à la communauté des barbiers, portaient à l'article 4 : « Qu'ils ne doivent être,

La lèpre était considérée comme l'enfer sur terre.

Je suis certaine, disait en guise de consolation, Elisabeth de Hongrie aux lépreux, que si vous prenez en patience cet enfer que Dieu vous envoie en ce siècle, vous serez sauvés et quittes de l'autre enfer.

La religion était la suprême ressource de malheureux que la science délaissait, les déclarant incurables. De nombreux asiles furent créés et placés sous l'invocation de saints : Saint Lazare (1), Saint Julien l'Hospitalier, Sainte Madeleine, Saint Thomas martyr furent particulièrement invoqués.

La foi des peuples voyait dans cette maladie quelque chose de sacré et de mystérieux et dans chacune de ses victimes, un représentant du Christ chargé des péchés des hommes.

De pieuses légendes plaçaient le lépreux sous la protection di-

ne seront si hardis de fere office de barbier sous la dicte peine (confiscation des outils) à *mesel* ou à *meselle* (lépreux ou lépreuse) en quelque manière que ce soit ». *Labourt*, p. 33.

Les bouchers ne pouvaient de même vendre la viande d'aucun animal nourri dans une maladrerie (*Statuts de la communauté des bouchers de la ville de Meulan, délivrés par Charles VI en 1404, règlements pour les bouchers de la Montagne Sainte-Genève à Paris*, 1362).

(1) Les léproseries étaient surtout placées sous la dédicace de Saint Lazare, Sainte Marthe ou Sainte Madeleine. Lazare, le lépreux de la parabole, aurait bien plus mérité d'être le patron des ladres que le Lazare de Marthe et de Madeleine, le Lazare ressuscité par Jésus, d'autant que l'Evangile ne dit pas que celui-ci fut lépreux (DE ROCHAS, 98, note) : — « Une croyance populaire admet que les lépreux ayant pris pour patron Saint Lazare, supposé mort de la lèpre et dont le nom fut changé en celui-ci de Saint Ladre, furent à cause de cela appelés *ladres*, et que de là sont venus les noms de « *ladrerie, maladrerie, lazarets* » (*Dict. encycl., loc. cit.*, p. 472).

Au moyen âge, Saint Sylvain de Livroux, dans l'Indre, avait le privilège de guérir les lépreux, depuis une épidémie qui sévit sous le règne de Saint Louis. Le porche servait de refuge aux lépreux, et leur guérison leur imposait de devenir serfs du Chapitre.

Dans le Berry, la moindre apparition de tubercules cutanés était taxée de *Mal de Saint Sylvain*. BRISSAUD, *Histoire des expressions populaires en médecine*, 234.

vine et le rendaient ainsi l'objet de la touchante sollicitude de son entourage.

Une, entre autres, qui avait cours au moyen âge, nous a été transmise par Grégoire le Grand :

Le moine Martyrius avait un jour trouvé sur sa route un lépreux tout rongé d'ulcères, tellement épuisé par la marche et par la douleur, qu'il ne pouvait regagner son logis.

Emu de son infortune, le saint homme l'enveloppe dans les plis de son manteau, le charge sur ses épaules et l'emporte à son monastère. Chemin faisant, le lépreux ayant glissé de ses mains, le moine reconnaît le fils de Dieu lui-même, qui remonte majestueusement à la droite de son père en disant : Martyrius, tu n'as point rougi de moi sur la terre, je ne rougirai point de toi dans les cieux (1).

Bruno, archevêque de Toul, devenu plus tard pape sous le nom de Léon IX, fait coucher dans son lit un lépreux qui errait dans les rues de son diocèse.

Les rois cherchent à racheter leurs péchés par ce procédé périlleux. Les fils de Hugues Capet, Robert I^{er}, Henri II roi d'Angleterre rendent toutes sortes de services aux pauvres ladres.

Saint Louis va jusqu'à leur mettre les aliments dans la bouche, et leur baiser les mains et les pieds couverts de sanie purulente (2).

Le pieux Robert, sentant les approches de la mort, voyage de maladrerie en maladrerie, depuis Orléans et Bourges jusqu'à Toulouse consolant les lépreux, leur distribuant des aumônes, les embrassant avec une sympathique commisération.

Sainte Elisabeth pose sa tête sur leurs genoux et coupe elle-

(1) GREGOIRE, *Magni opera*, ff. II, hom. 39, *sub firm.*

(2) D^r PUECH. *La léproserie de Nîmes.*

même leur chevelure. Elle se prosterne à leurs pieds et panse leurs ulcères.

Sainte Catherine de Sienne allait chaque jour visiter une lépreuse que les magistrats avaient reléguée hors de la ville.

Saint Thomas traitait les malades de la léproserie du Mont-aux-Malades, près Rouen, avec la plus grande compassion.

L'impératrice Mathilde (1) vendit pour eux le matelas du lit sur lequel elle avait couché durant une longue et grave maladie.

Les chanoines de la Métropole de Rouen, dans la distribution quotidienne de blé, de pain, de fruits, qu'ils se partageaient entre eux après les offices réservaient toujours deux pains pour les lépreux du Mont-aux-Malades (2).

Les religieux ne touchaient aux viandes qu'après que les lépreux avaient fait leur choix.

C'est une justice à rendre à l'Eglise qu'elle avait recueilli, avec un zèle charitable, les malheureux que les pouvoirs publics excluaient de la société.

Les Conciles d'Orléans (549) et de Lyon (583) (3) avaient prescrit aux évêques de faire une enquête sur le nombre des lépreux de leur diocèse, et de porter secours sur les revenus de l'Eglise aux infortunes les plus intéressantes.

Grégoire de Tours parle d'un lieu où les ladres se nettoyaient le corps et d'un hôpital qui leur était destiné.

(1) La comtesse Sibylle de Flandre, la comtesse Richilde de Hainaut, et bien d'autres personnes de haut rang se dévouèrent au service des lépreux. Plusieurs furent victimes de leur dévouement.

(2) Charte de 1237 citée par l'abbé P. LANGLOIS (*Histoire du Prieuré du Mont-aux-Malades*, 116).

(3) *Sacro sancta concilia*, t. 1^{er}. Le pape Grégoire II ordonna de ne pas les priver de la communion. Le Concile de Worms les admettait à la communion, mais leur interdisait la présence aux festins.

Au VII^e siècle, Nicolas, abbé de Corbie, dans les Gaules, construit des léproseries. Les recueils des Bollandistes, la *Vie de Saint Athanase*, font mention de créations analogues. Un cas de lèpre est même décrit dans la *Vie de Saint Antonin*, au IV^e siècle (1).

Saint Omer, en Allemagne, Saint Nicolas en France, les rois Dagobert, Pépin et Charlemagne (2) prennent souci des lépreux. Ils avaient été devancés au VII^e siècle (630) par Rotharis, roi des Lombards, qui avait promulgué une loi déclarant les lépreux morts civilement, et comme tels, incapables de disposer de leurs biens. Il les chassait de leurs maisons et les reléguait dans des lieux écartés.

C'était un ressouvenir des mesures prises par Moïse à l'égard des Hébreux contaminés par le fléau.

Moïse avait déclaré le lépreux légalement impur, et il l'avait relégué loin de la ville et du camp dans un quartier réservé. S'il guérissait, ce qui était rare, il ne pouvait rentrer en ville qu'après certaines purifications et autres sacrifices. S'il succombait, son cadavre ne pouvait être enterré avec les autres. Moïse tenait ces coutumes des Egyptiens et des Perses (3).

L'Eglise adopta ces mesures et les introduisit dans les rites sacrés. Le pouvoir civil ne fit, en l'espèce qu'imiter les autorités ecclésiastiques.

Un Parlement convoqué par Pépin (4) à Compiègne en 757, établit des capitulaires pour la dissolution du mariage des lépreux.

Charlemagne en 780 se montra encore plus sévère, en prononçant la mise hors la loi des gens infectés de lèpre.

(1) RAYMOND, *Hist. de l'Eléphantiasis*, 107.

(2) *Chronique de Saint-Denis*, III ; BALUZE, *Cap. rég. franc.*, I, col. 184.

(3) MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, l. XIV.— L'abbé LANGLOIS, *loco citato*, 110.

(4) *Capit. rég. francor.*, édition Baluze, t. I, col. 184.

Grâce aux libéralités faites à l'occasion de l'an 1000 où la croyance universelle à la fin du monde semait l'épouvante, on reconstruisit partout des églises, des hospices et aussi des maladreries.

Philippe-Auguste fit, pendant son règne, 14 concessions ou donations à des léproseries mais n'en fonda aucune (1). Saint Louis fit bâtir à Die un splendide hôpital pour les lépreux (2). Dans un « estat des maladreries de France » de cette époque (3) sur 1502 établissements mentionnés, 123 sont indiqués comme étant de fondation royale, 253 de fondation seigneuriale, 530 créés par les communes les autres par les évêques ou le clergé (4).

(1) L. DELISLE, *Catal. des actes de Phil.-Auguste*, Paris, 1856.

(2) CHEVALIER, *loco citato*, 18.

(3) *Ibid.*

(4) Le roi Louis VII se fit remarquer par ses libéralités envers la ladrerie d'Etampes.

En février 1147, par lettre, il lui accordait 2 muids de froment et 10 muids de vin à prendre chaque année dans les greniers et celliers qu'il possédait dans ladite ville.

Par une seconde lettre de la même année il lui accordait une foire franche à la Saint-Michel ne se réservant que le droit d'y arrêter et punir les voleurs.

Enfin une troisième lettre royale de la même année confirmant les précédentes, y ajoute des terres labourables près de Boissy, un muid de blé, deux muids de vin, le bois mort dans la forêt de Montbardon

CHAPITRE III

Léproseries.

Au moyen âge, chaque bourgade était tenue d'avoir un lazaret. Les administrations communales étaient fortement réprimandées et même punies quand elles ne déclaraient pas un lépreux vivant dans le ressort de leur paroisse. [C'était la déclaration obligatoire des maladies contagieuses dont nos mœurs actuelles s'accommodent si mal.

Un bâtiment rustique, un amas de cabanes ou de huttes, constituaient la *maladrerie* (1) ; la charité privée et les ressources des malades pourvoyaient au reste. C'est que les léproseries avaient de faibles revenus.

Ainsi sur 19 léproseries dans le diocèse de Troyes, une seule touchait un produit annuel de 6000 livres, le revenu des 18 autres variait de 90 à 600 livres, soit un peu moins de 300 livres chacune en moyenne (2).

Dès le XII^e siècle, les léproseries se multiplièrent sur différents points du territoire.

On n'en comptait pas moins de 218 en Normandie (3).

Il en existait de deux lieues en deux lieues en Picardie (4).

(1) C'est à dater du XVIII^e siècle qu'on a écrit *maladrerie*.

(2) HARMAND, *Notice historique sur les léproseries de Troyes*, 1849.5.

(3) LECHAUDÉ, *Recherches sur les léproseries qui existaient en Normandie*.

(4) LABOURT, *loco citato*, 3.

La ville de Lille en possédait trois, dont une réservée aux bourgeois de naissance (1).

Dans d'autres pays, à Verdun, par exemple, il y avait une léproserie pour les riches et une pour les pauvres. Ailleurs les nobles avaient leur quartier distinct.

Il existait des léproseries affectées uniquement aux hommes, d'autres aux femmes, il y en avait de mixtes.

On accordait aux seigneurs ou autres personnages, atteints de lèpre, la faveur de rester dans leur chambre, mais avec défense d'en sortir. Raoul et Renaud, comtes de Soissons, tous deux atteints de laderie, jouirent de ce privilège (2). Le clergé veillait à l'entretien des établissements destinés à ses membres.

Le régime intérieur des léproseries variait selon les pays. A la léproserie de Lisieux fondée en 1150, les lépreux n'étaient point séquestrés comme en maint endroit. Ils ne pouvaient toutefois sortir qu'avec la permission du prêtre-directeur. Ils devaient alors se revêtir d'un manteau ou de tout autre vêtement convenable. Ils ne pouvaient s'arrêter dans les lieux publics pour prendre leur nourriture, sans la licence du prêtre.

Ils n'étaient autorisés à passer la nuit en ville que pour assister un ami à l'article de la mort.

S'ils faisaient infraction à ce règlement, ils étaient expulsés pour un temps plus ou moins long.

Chaque lépreux avait sa maison dans l'enceinte de la léproserie. Il pouvait y goûter les douceurs de la vie de famille, s'il en avait une, ou se faire soigner par des serviteurs s'il en exprimait le désir (3).

(1) DERODE, *Léproseries et maladreries*, Lille, 1846.

(2) BILLAudeau, *Des léproseries*, 5.

(3) Ch. VASSEUR, *Rech. sur les léproseries de Saint-Clair et Saint-Blaise de Lisieux*, Caen, 1862.

La société du moyen âge n'a pas prononcé en tous lieux l'anathème implacable qu'on lui attribue généralement.

Le tableau des souffrances endurées par les lépreux a été poussé au noir par des écrivains peu soucieux de la couleur de la vérité. Ce qui prouverait que le séjour dans les léproseries n'inspirait pas une si grande terreur, c'est que des personnages de condition fort aisée n'ont pas hésité à frapper à la porte des maladreries.

Les inégalités sociales disparaissaient devant la redoutable infection (1). On cherchait à pénétrer dans les léproseries à prix d'argent.

Si l'on songe que, pour la plupart, ces établissements étaient richement dotés, qu'ils avaient, outre des rentes en nature, de vastes possessions territoriales, on s'expliquera sans peine cet engouement.

La vie dans l'intérieur des maladreries était facile et abondante, les travaux de culture n'exigeaient pas de grands efforts. M. Abel Lefranc (2) nous a donné sur le régime d'une de ces léproseries des détails pleins d'intérêts.

Celui qui sollicitait son entrée dans la léproserie (3) devait ap-

(1) Robert Bruce, le libérateur de l'Écosse, le roi Beaudoin IV de Jérusalem, le comte Raoul II de Vermandois étaient lépreux.

(2) LEFRANC, *Un règlement intérieur de Léproserie au XIII^e siècle*.

(3) Un cartulaire de la bibliothèque de Laon nous donne le régime intérieur d'une léproserie au XV^e siècle. On pourra ainsi se rendre compte des modifications à deux siècles de distance.

S'ensuivent les statuts des lazdres de la maison Saint-Ladre dessous Laon.

« Premier. Ung chacun ladre ou ladresse de la cité et païy de Laon, ainçois qu'il praignue aucune chose en la dite maison, et qu'il soit reçu en icelle, doit payer dix livres tournois et doit apporter une lit avec deux paires de drap, une robe, un pot de cuivre et une paëlle, un pot de lot (*) d'étain et ung pot de

(*) Un peu plus d'un demi-litre (Melleville).

porter tout un trousseau : un lit « estoffé de draps et de couvertures », un oreiller, un godet d'argent ou un hanap, des écuelles, plusieurs pots de cuivre et d'étain et une forte provision de linge.

Le costume des *frères convers*, c'est-à-dire des frères sains, chargés de donner des soins aux malades était presque élégant :

demi-lot.

Item. Ung chacun ladre ou ladesse doit jurer résidence en la maison tantost incontinent qu'il y est et qu'il tenra et gardera tous les estatuts, droits et surez d'icelle maison.

Item. Le dit ladre ou ladesse doit estre vestu de robe clause sans couleur (*).

Item. Doit jurer tantost et incontinent qu'il est reçu, qu'il ne ystera point de la maison sans la licence du maistre ou de son ordonnance, si le maistre est absent, et se il est, il doit perdre sa prebende pour la sepmaine.

Item. Il n'entrera point entre les sains ne en la sale, ne en la cuisine, ne au cellier, ne au pressoir, ne au four, ne attouchera ce de quoi les sains usent, car en la loy sont réputées les choses qui sont touchées de ceux que ne sont mie sains.

Item. Un chacun ladre ou ladesse doit avoir pour sepmaine, c'est assavoir, le ladre sept pains selon la fourme de l'escuelle faicte sur ce, et chacune ladesse six pains selon la fourme dessus dicte.

Item. Chacun ladre ou ladesse ara pour chacun jour un lot de vin à la mesure de la ville.

Item. Chacun ladre ou ladesse ara pour chacune sepmaine demi-lot de portage sec et une escuelle de farine de froment et pour chaque mois, une escuelle de sel.

Item. Chacun ladre ou ladesse ara pour pittance chacun an quatre livres parisis et dix sols pour chandeilles et pour autre craisse.

Item. Chacun ladre ou ladesse doit avoir pour vestement, c'est assavoir le ladre trente sols parisis et la ladesse vingt sols pour chacun an.

Item. Chacun ladre ou ladesse doit avoir pour chauffe trois cerceaux de bûches et deux cens de fagots.

Item. Chacun ladre ou ladesse, incontinent qu'il a reçu les choses dessus dictes, il ne peut aliéner ses biens, se il en a aucuns sans la licence du maistre : et incontinent qu'il trépassera, tous ses biens, meubles et non meubles, où qu'ils soient, demourront perpétuellement à la maison, ne il ne fera point de testament outre le nombre de cinq sols.

Item. Chacun ladre ou ladesse doit jurer qu'il gardera toutes les ordonnances devant dictes et que il ne ira point au contraire ».

(*Bulletin de la Société des Archives de Laon*, Maladrerie de la Neuville, par ROUIT, 1853).

(*) De laine écrue (Melleville).

une cotte ronde, sans fente, un manteau, non d'une seule pièce, mais tendu « à deux », bordé de lisières de drap, avec deux ou trois boutons, orné d'un collet et pourvu de manches ouvertes et pendantes.

Le costume des *sœurs converses* n'était pas moins gracieux. Il se composait d'un manteau fourré de peau d'agneau avec un chaperon pareil au manteau et orné d'un « coquillon » en manière de cornette. Les frères pouvaient également porter, s'ils le voulaient, « une fourrure d'agneau ».

Les léproseries renfermaient cinq classes de personnes :

1° Le chanoine qui avait la direction administrative de l'établissement et chantait aux offices.

2° Les lépreux relégués dans des huttes isolées et qui accédaient à l'église par une galerie couverte (A leur entrée dans la maison, les lépreux faisaient entre les mains du prieur les trois vœux de religion : obéissance, pauvreté et chasteté).

3° Les lépreuses qui étaient tenues aux mêmes obligations que les lépreux.

4° Les frères convers ou sains qui se dévouaient au service du monastère.

5° Les sœurs converses ou saines, servantes des femmes atteintes de lèpre, et se consacrant, comme les frères, aux travaux manuels. C'était parfois de riches bourgeois qui remplissaient cet office (1).

Le concile de Rouen de 1214 exigeait des convers attachés aux léproseries les vœux de continence, d'obéissance et de pauvreté, et leur prescrivait le port de l'habit religieux, précaution indispensable pour éloigner de ces établissements les gens mariés qui

(1) L'abbé LANGLOIS, *Hist. du Mont aux Malades*, 329.

« y menaient une vie plus mondaine et plus délicate qu'auparavant et ne s'y réfugiaient que pour échapper à la juridiction de leurs seigneurs (1) ».

D'ailleurs l'enceinte du monastère que la seule présence des lépreux vivants et les tombes des lépreux morts eussent rendue sacrée au moyen âge, était regardée par tous comme un asile inviolable.

Plusieurs malheureux poursuivis par la justice y gagnèrent franchise (2).

Ajoutons pour compléter la description intérieure d'une maladrerie, que le four, le jardin, la dépense étaient interdits aux lépreux ; une fontaine leur était spécialement attribuée.

La privation de vin était la principale punition infligée aux indisciplinés.

Si un faux malade (3) s'était introduit par fraude, il devait être expulsé et payer tous les frais qu'il avait faits pendant son séjour.

Le jeu de dés et les autres jeux étaient formellement interdits.

On imagine que les lépreux quittaient le plus souvent sans regret pour un asile paisible, où du moins ils vivaient dans une relative indépendance, une société dont ils étaient l'effroi et qui les accablait d'humiliations. Si leur expulsion était considérée par eux comme un châtement sévère, ils sollicitaient leur admission comme une faveur ou la requéraient au besoin comme un droit,

(1) L'abbé LANGLOIS, *Hist. du Mont aux Malades*.

(2) FLOQUET, *Hist. du Privilège*, II, 376.

(3) Cet abus était fréquent et l'on dut édicter contre les simulateurs des peines sévères (V. DELANNOY, *Not. hist. des div. hospices de la ville de Tournai*. Tournai, 1889, in-8°, pp. 82 et suiv.).

d'autant qu'ils payaient leur entrée et à beaux deniers comptants. A Marguerites, en Provence, un lépreux étranger était admis moyennant 7 florins (5 livres 5 sous) et l'apport de son matelas. A Alais le droit d'entrée pour les étrangers était de 12 livres au maximum. Il était de 15 livres, soit environ 225 francs de notre monnaie à Nîmes. Les étrangers payaient dans cette même ville 25 livres (375 fr.).

Voici article par article le règlement de la léproserie de Nîmes.

I. Tous les ans, les consuls éliront un prévôt ou major : il sera pris parmi les lépreux et devra prêter serment de bien régir la maison, de veiller à l'observation des statuts et de s'y conformer. En cas de contravention ou de chose répréhensible, il sera révoqué et paiera une amende de 25 sous employée aux réparations de la maison.

II. Les habitants de la ville seront reçus en payant quinze livres, en apportant un lit, un couls ou matelas, un coussin, six draps, deux couvertures avec dix écuelles et deux plats d'étain pesant treize livres. Les pauvres donneront suivant leur conscience et à défaut de ressources seront reçus pour l'amour de Dieu. Quant aux étrangers, ils ne seront admis que du vouloir des consuls : ils paieront vingt-cinq livres et devront apporter les mêmes objets que ceux de la ville.

III. En entrant dans la maison, chaque malade jurera sur les saints Evangiles d'observer les statuts, de rechercher l'utilité et avantage de la maison, de révéler aux consuls les dommages advenus, sous peine d'être mis dehors et de perdre tout ce qu'il a apporté.

IV. Il est défendu aux lépreux de se quereller entre eux. Ceux qui contreviendront à cette défense seront, pour la première fois, privés durant une semaine de leur part de la quête faite cette semaine ; pour la seconde, ils paieront dix sous applicables, moitié au luminaire de l'église de Saint-Lazare, moitié aux réparations de

la maison ; pour la troisième, ils paieront vingt sous applicables comme ci-dessus. A la quatrième fois ils seront expulsés et perdront tout ce qu'ils ont apporté.

V. Tout malade qui dira des injures, qui se livrera à des voies de fait et qui ne voudra vivre en paix, sera pour la première fois, privé durant un mois de sa part aux profits et quêtes qui se feront pendant ce mois ; pour la seconde fois, durant deux mois ; pour la troisième fois, durant trois mois. A la quatrième, il sera expulsé par ordre des consuls et perdra tout ce qu'il a apporté.

VI. Lépreux et lépreuses seront tenus de vivre chastement, de n'avoir aucune sorte de commerce entre eux, à moins qu'ils ne soient mariés. En cas de contravention, il y aura expulsion immédiate et confiscation de tout ce qu'ils ont apporté.

VII. Ils ne pourront disposer de leurs biens, ni tester à moins de legs pris pour le salut de leur âme ou qu'ils n'aient des enfants, auxquels cas ils doivent obtenir la permission des consuls sous peine, en cas de guérison, de perdre l'habitation et tout ce qu'ils ont apporté.

VIII. Ceux qui jureraient ou renieraient le nom de Dieu, de la Vierge ou des saints paieront au luminaire de l'église de St-Lazare, pour la première fois, deux sols six deniers tournois ; pour la seconde fois cinq sols ; pour la troisième dix sols. A la quatrième, ils seront mis dehors et auront leur apport confisqué.

IX. Tout malade doit obéissance au prévôt ou major. A moins d'excuse légitime, tous doivent aller aux fêtes, faire la quête à la demande du prévôt. Celui qui s'y refusera, n'aura rien de la quête de ce jour ni de ce qui se trouvera dans les troncs placés aux portes de l'église et de la léproserie.

X. A moins d'excuses légitimes tous doivent dîner et souper ensemble et assister au bénédicité et aux grâces dites par le major ou autre que le prêtre, à peine de deux deniers pour l'huile de la lampe de l'église St-Lazare.

XI. Aucun lépreux étranger ne pourra rester pour hôte plus d'un jour et d'une nuit à moins d'excuse venant de leur personne ou du temps. Dans ce cas le consentement de tous les malades devra être demandé.

XII. Tous sont tenus d'aller chaque jour à l'église, d'y entendre la messe quand elle se dira et de donner la paix sous peine de deux deniers pour l'huile de la lampe. En cas d'empêchement légitime, il devra être exposé au majorant en présence des autres lépreux.

Ce règlement promulgué le 15 février 1486-87 clôt dignement le XV^e siècle (1).

Et cependant les lépreux nîmois ont tout juste ce qu'ils ont rapporté, et s'ils ne se sont pas munis au préalable d'un matelas de chanvre ou de bourre, ils ne sauraient s'en procurer.

Passe encore s'ils couchaient sur une paille, mais comme il n'y a pas un seul bois de lit, c'est probablement sur le sol recouvert de paille qu'ils essaient de goûter quelque repos (2).

Aussi voit-on les ladres fuir cette léproserie : une femme reconnue lépreuse par les médecins se sauve à toutes jambes de la maison conjugale déclarant qu'elle va à Saint-Jacques de Compostelle demander sa guérison (3).

Ce n'est qu'au XVI^e siècle que les lépreux du Languedoc auront une existence légale, jouiront de leurs droits civils et acquerront le privilège d'avoir les biens de leurs maisons exempts des taxes royales et des dîmes ecclésiastiques (4).

Il n'en allait pas tout à fait ainsi dans le Vivarais où, depuis les temps les plus lointains, les lépreux exerçaient sans contrainte tous leurs droits.

Ils étaient libres d'acheter, vendre ou donner ; de se marier, tester, poursuivre en justice, en un mot de faire tous les actes de la vie civile (5).

(1) D^r E. PUECH, *La léproserie de Nîmes*, 1888, pp. 30-33.

(2) *Ibid.*, loc. cit., 37.

(3) *Ibid.*, loc. cit., 38.

(4) *Ibid.*, loc. cit., 42.

(5) CHEVALIER, *Not. hist. sur la maladrerie de Voley*, p. 37.

La maladrerie de Voley était une sorte de république se gouvernant elle-même, ayant ses statuts et ses usages auxquels nul ne devait déroger. Les lépreux y vivaient sans doute sous l'autorité des seigneurs mais avec une certaine liberté dans la gestion de leurs intérêts communs.

L'admission d'un lépreux à la maladrerie n'étant pas temporaire comme l'admission à l'hôpital, par exemple, il était naturel que celui-ci apportât en entrant dans son nouvel asile tout ou partie de son patrimoine.

Les admissions à titre gratuit étaient relativement rares. Suivant leurs ressources, ils payaient sous le nom d'*introges* (1) une somme variant de 30 à 100 florins.

Avec cela ils apportaient en entrant, douze livres de vaisselles d'étain, un lit, une couverture, quatre linceuls, une besace, une bouteille et un fer, et ce qu'ils pouvaient fournir en vin, bois, volailles, œufs ou foin (2).

Ils avaient en plus les donations charitables et le produit des aumônes qu'ils recueillaient des passants dont ils attiraient l'attention par le bruit sinistre de leurs cliquettes (3).

Le service des maladreries était généralement confié à des frères et sœurs qui ne vivaient pas sous une règle commune, mais faisaient des vœux.

Ces frères et ces sœurs convers s'enfermaient avec les lépreux pour les servir et allaient même jusqu'à revêtir leurs livrées. Ils portaient sur une manche de leur robe un morceau de drap rouge qui servait à les faire reconnaître quand ils sortaient au dehors (4).

(1) CHEVALIER, *Not. hist. sur la malad. de Voley*, 38.

(2) *Ibid.*, 38.

(3) « Les lépreux ne pouvant sortir sans une clique ou cliquette et faisant bande à part furent désignés sous le nom de clique » (DE COSTON, *Origines étymol. et signific. des noms propres et des armoiries*. Paris, 1857, p. 92.

(4) CHEVALIER, *loc. cit.*, 38.

Vers le milieu du XIV^e siècle, les frères et sœurs convers disparurent et les malades aisés se firent servir à leurs frais, par des *chambrières* d'âge canonique dont la vertu et la réputation devaient être à l'abri de tout soupçon (1).

Tout ce que les lépreux laissaient après leur mort revenait à la maladrerie. On en dressait un inventaire en présence des malades. Le règlement défendait au chapelain ou à l'administrateur de payer les dettes du défunt, ces dettes étant nécessairement le fruit de l'inconduite, puisque les lépreux recevaient à la maladrerie tout ce dont ils avaient besoin pour eux et leurs *chambrières*.

Dans toutes les maladreries, le chapelain nommé par le recteur pour administrer les sacrements aux malades devait, outre les fêtes solennelles, célébrer aux lépreux quatre messes basses chaque semaine, les lundi, mercredi, vendredi et dimanche, ce jour-là le recteur fournissait un pain béni.

L'église étant publique, des précautions étaient prises pour éviter le contact avec les malades, qui avaient leurs sièges particuliers. Le chapelain était logé dans l'établissement, derrière l'église.

Le sol de l'église était couvert de pierres tombales, sépultures des malheureux morts à la maladrerie.

(1) Malgré les prescriptions du règlement qui enjoignaient aux lépreux de ne prendre pour *chambrières* que des femmes d'« âge canonique », malgré les peines les plus sévères édictées contre les délinquants, il n'était pas rare qu'on eût à signaler dans l'intérieur des maladreries des exemples scandaleux d'inconduite.

Ainsi, en 1575, les maires et échevins de Troyes s'étant transportés à la léproserie pour leur visite annuelle y trouvèrent trois femmes enceintes dont une seulement était mariée. Encore parmi les filles y en avait-il une enceinte pour la deuxième fois. GARNIER, *Not. hist. sur la maladrerie de Dijon*, 37.

La maladrerie avait aussi sa prison, ses *gennes*, comme on disait au XV^e siècle (1).

Tout en se déchargeant sur les recteurs de la gestion de la maladrerie, les magistrats se réservaient constamment la direction de l'établissement et l'exercice du droit appelé la *visitation*. Tous les ans, à des époques indéterminées, les maires, les échevins, le procureur syndic, le secrétaire, les auditeurs des comptes descendaient à la maladrerie à la porte de laquelle ils trouvaient le recteur assisté du chapelain.

Après une messe basse célébrée dans la chapelle, on procédait à l'inventaire du mobilier ; les bâtiments étaient visités, des réparations étaient prescrites au recteur.

On discutait le rapport des jurés envoyés pour reconnaître l'état des cultures. Les lépreux étaient appelés et interrogés sur leurs besoins et l'acquit de leurs prestations ; puis les comptes du recteur entendus et arrêtés, l'assistance installée autour d'une table prenait sa part d'un copieux dîner payé par l'établissement (2).

Le savant archiviste de Dijon M. Garnier nous a conservé deux des menus de ces pantagruéliques festins. Nous les donnons ici, comme traits de mœurs.

En janvier 1431, il entrait dans la composition d'un de ces dîners : une douzaine et demie de pains blancs, deux douzaines de pâtés, un demi-mouton, quatre pièces de bœuf, des choux pour faire le *poutage*, six chapons ; une demi-livre d'amandes *pour faire la sauce* ; du gingembre blanc, du lard à larder, de la moutarde, un fromage, des poires à *émine*, des dragées à mettre dessus,

(1) *Mém. de l'Aube, loc. cit.*, 454, note.

(2) GARNIER, *loc. cit.*, 21-22.

trois pintes de vin à *deux blancs* la pinte et 16 pintes à 5 *deniers* la pinte.

Dans un autre menu datant de juin 1566, on relève une longe de veau, une épaule et un *rateau* de mouton ; six poules, quatre pigeons, deux oisons, du lard, du pain et du vin.

Nous avons dit plus haut que les malades étaient pourvus de tout ce qui leur était nécessaire durant leur séjour à la maladrerie. On va en juger par le tableau qui suit.

Des documents remontant au XIV^e siècle (1) témoignent que chaque malade recevait du maître, savoir : 10 sols tournois par trimestre, soit 40 sols par an ;

Une émine (un peu plus de 4 hectolitres) de blé ;

Une émine d'orge livrable à la Saint-Martin ;

A la Toussaint, trois aunes de Camelin (sorte d'étoffe riche assez analogue à notre poil de chèvre actuel) pour son vêtement ;

Cinq setiers de vin au temps des vendanges et une fouasse blanche (pain à base d'anis) le jour de Noël.

Le recteur devait en outre leur partager la moitié des langues des bœufs et vaches tués à la boucherie.

Il leur faisait, en plus, distribuer aux quatre grandes fêtes de l'année (Noël, Pâques, Pentecôte, Toussaint), un quartier de *chatron* (marton) de veau ou de porc, avec un setier de vin et un quartier de lard le jour du mardi-gras.

Dès le XVI^e siècle, ces divers droits furent convertis en sommes monnayées (2). Les lépreux avaient en plus le produit de

(1) Cités par GARNIER, *loc. cit.*, 21-22.

(2) Contrairement à ce qui se passait dans d'autres maladreries, le lépreux de Dijon, non seulement conservait l'usufruit, mais encore la libre disposition de tous ses biens, et il pouvait succéder (GARNIER, *loco citato*, 20).

leurs aumônes et le produit des amendes infligées aux lépreux étrangers qui entraient dans la ville les jours autres que les jours de grande fête de l'année (1).

Toutefois, quand un lépreux étranger ayant quelque fortune (2) demandait son admission à la léproserie, on l'accueillait d'autant plus volontiers qu'il renonçait à tous droits sur les aumônes de la communauté, payait sa bienvenue (3) aux malades, soit en dîners, soit en versant une certaine somme, et faisait à sa mort, donation de tous ses biens à la maladrerie.

Les lépreux de la Champagne (4) n'étaient pas moins bien traités que ceux de Dijon.

(1) Les lépreux étrangers surpris en contravention, se voyaient confisquer leurs barrots (barils), leurs besaces et étaient condamnés à une amende de douze deniers. S'ils regimbaient, on les emprisonnait.

(2) Les artisans plus sujets que d'autres à la lèpre, devaient contribuer à l'entretien de l'établissement par des dons ou des prestations en nature suivant la profession.

Ainsi, les bouchers de Dijon apportaient à la maladrerie toutes les langues de bœufs et vaches qu'ils tuaient, ainsi que les fillots (c'est-à-dire le foie et la rate) enveloppés dans la toilette des porcs abattus par eux (*Not. hist. sur la maladrerie de Dijon*, II).

(3) Chaque nouvel arrivant payait sa bienvenue, mais comme il se créait ainsi des dettes qu'il lui était plus tard difficile de rembourser, l'administration fit cesser cet abus. Le « nouveau » ne fut astreint à payer que de son plein gré, et encore la dépense ne devait-elle pas dépasser dix sous tournois ; si par contrainte ou par surprise la dépense avait été plus forte, l'administration remboursait au lépreux qui avait été dupe, mais aux dépens de la pension de ceux qui l'avaient trompé (*Mém. de la Soc. de l'Aube*, 1848, p. 450).

(4) Autrefois il se tenait à Reims une foire dont les bénéfices appartenaient aux lépreux. Elle avait lieu près de leur maison.

Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, fit donner aux lépreux de son diocèse cent setiers de froment à prendre sur les deux moulins qui existaient alors dans la capitale de la Champagne (*Les Lépreux de Reims*, 1842, XIV et XV).

La léproserie de Reims avait des faveurs particulières, puisqu'elle s'adonnait à l'industrie et même à l'usure sans être inquiétée par les pouvoirs publics (BRÉQUIGNY, II, 445). Il est vrai que celle d'Issoudun recevait en 1257 du Roi de France plusieurs serfs, alors que celle de Bois-Hallebout battait monnaie à la même époque, sur les hommes de la localité (BOUTARIC, *Actes du Parlement de Paris*, I).

Vers le milieu du XVI^e siècle, en 1556, la maladrerie de Troyes donnait à chaque lépreux la somme de quarante sols tournois par mois, cinquante onces de pain par jour, trois muids de vin par an, pour un lépreux, et deux muids seulement pour une lépreuse ; huit cordes de gros bois, moitié en nature, moitié en argent.

Avec les quarante sols mensuels, le lépreux devait payer sa servante dont les gages étaient d'environ 7 ou 8 livres par an ; se fournir d'huile, de chausses ; de souliers ou d'habits ; acheter la viande ou autres menus vivres.

Avec l'argent des quatre cordes de bois, il se procurait les fagots, le charbon, les médecines et onguents, les linges, le sucre, les amandes, les pruneaux *et autres gracieusetex nécessaires à telx malades.*

Le lépreux qui aurait vendu ou donné à autrui la portion ou seulement une partie de la portion du bois à brûler que lui avait délivré la léproserie, était puni d'une amende de quarante sous ; en cas de récidive, il était privé de la portion pendant un an, et à la troisième fois, pour toujours.

Cette pension fournie à chaque lépreux varia avec le temps. Ainsi en l'an 1565, chaque malade, outre sa pension augmentée de 10 sous par mois, reçut encore 100 sous, à cause de la cherté des vivres. Les lépreux étrangers à la ville, ne reçurent que la moitié de la subvention, soit 50 sous. Dix ans plus tard, la pension fut portée à 4 livres par mois (1).

Il s'en faut que les règlements qui régissaient les lépreux dans l'intérieur de certaines léproseries fussent aussi mitigés que ceux que nous venons de produire.

Celui de la maladrerie de Saint-Ladre d'Amiens, délibéré en

(1) *Mém. de la Soc. de l'Aube, loc. cit.*, 448, 449 note.

1305, un des plus anciens et des plus remarquables, peut être cité selon Augustin Thierry (1) « comme exemple de la prévoyance et de l'habileté administratives des corps municipaux du moyen âge.

Tout ce qui dans un hospice de ce genre devait constituer le bon ordre, a été prévu et prescrit avec beaucoup de sagesse : mesures de discipline, précautions sanitaires, règles d'hygiène, soins de propreté, rien n'est oublié. Le règlement s'applique au maintien de la paix intérieure, aux bonnes mœurs, et même aux devoirs religieux.

Il statue sur la conduite de tous les habitants de la maison, clercs ou laïques, hommes ou femmes, sains ou malades et son exécution est assurée par des peines disciplinaires appropriées à la situation toute spéciale des délinquants.

Le premier devoir imposé aux frères ou aux sœurs sains ou malades, c'est une entière soumission au *Maître* ou directeur de l'établissement, et une conduite honnête et exemplaire en tous lieux aussi bien que dans la maison.

La communication des personnes saines avec les personnes malades est interdite par des dispositions rigoureuses, il est défendu à tous les frères ladres d'approcher du four, de la cuisine, du cellier, et en général de tous les lieux où se préparent et où se conservent les aliments et les provisions destinés aux frères sains. Le port ou la possession d'une arme quelconque, le jeu de dé et tout autre jeu pour de l'argent ou un autre gain, sont prohibés.

Les frères sont exclusivement justiciables du maître, assisté d'un certain nombre de frères, non seulement pour tous les délits ou infractions qu'ils pourraient commettre, mais encore pour

(1) *Recueil des monum. inédits de l'hist. du Tiers-Etat*, 1, 322.

la décision des différends qui surviendraient entre eux. Il est défendu sous punition à tous ceux qui ont quelque plainte à porter d'en saisir d'autres juges. L'exclusion de l'hospice pour toujours ou pour un temps déterminé, et des pénitences plus ou moins longues, sont les seules peines que prononce le règlement ».

On s'explique difficilement que la lèpre ait pu régner à l'état endémique du XII^e au XVI^e siècle quand on parcourt la longue liste des ordonnances, mesures de police, ou règlements que nos rois ont successivement édictés. Il faut bien reconnaître que les pouvoirs publics avaient peu d'action, le relâchement des mœurs, la malpropreté des vêtements (1), l'insalubrité des habitations, favorisant la contagion, et les communes ou l'Etat ayant de maigres ressources, le mal ne pouvait que prendre une rapide extension.

Dès le XIII^e siècle (2) on ne comptait pas moins de 19.000 léproseries ou maladreries dans la chrétienté dont 2.000 pour la France seule (3). Et tous ces asiles étaient loin de suffire. Quan-

(1) Selon le Dr Puech, les causes qui concouraient à disséminer le mal, étaient surtout : l'usage fréquent des bains dans des cuves en bois ; le port de vêtements de laine, conservant mieux que tout autre les germes infectieux : la consommation excessive de viandes de porc et de poissons salés et avariés.

Par lettres patentes de février 1587, Henri III donna des statuts aux bouchers de Paris. Entre autres prescriptions, il était dit « qu'il ne sera pas loisible à aucun boucher esdites boucheries tuer ou faire tuer porcs qui ayant été nourris es maisons, d'Huilliers, Barbiers ou Maladreries, à peine de dix écus ; auquel cas, sera la dite chair jetée aux champs ou en la rivière, à la diligence des jurez du dit Etat (DELAMARRE, I, 604) :

(2) C'est le chiffre que donne l'historien Mathieu Pâris en 1244.

(3) Louis VIII légua en mourant à chacune d'elles cent sols, environ 84 livres tournois ; il s'agit ici du domaine royal. — Il y en avait environ 4.000 sur le territoire français tel qu'il est de nos jours (FR. DUCHESNE, *Hist. franc. script.*, t. V, 5, 5).

tité de ladres, parcouraient les campagnes et les villes implorant la charité des passants dont ils cherchaient à émouvoir la pitié par le spectacle de leurs plaies hideuses. Tantôt condamnés à une réclusion perpétuelle, tantôt chassés de Paris et de toutes les bonnes villes, on les regardait dans certaines contrées comme morts au monde. Dans plusieurs diocèses, ceux de Sens et d'Angers entre autres, l'église les soumettait à tout le cérémonial qui précède la mise en terre d'un défunt (1).

Voici, entre autres exemples, ce qui se passait à Dijon.

Quand la rumeur publique apprenait aux magistrats qu'un habitant était soupçonné de lèpre, le procureur syndic commettait aussitôt des médecins et chirurgiens jurés pour s'assurer du fait. Si le malade présentait les signes de l'infection ladique, les experts le déclaraient dans un rapport *ad hoc*. La mairie prononçait alors sa séquestration et en avertissait le curé de la paroisse qui le dénonçait au prône.

Au jour fixé pour sa *mise hors de siècle*, le curé envoyait au malade, après l'avoir bénie, la triste livrée grise qui devait être désormais son partage : il gardait seulement le manteau, le chaperon, les gants, la cliquette, la ceinture et le couteau.

Bientôt les prêtres l'amenaient en procession à l'église (2) avec son cortège de parents, d'amis, de voisins, convoqués, hélas ! comme pour un convoi. On célébrait l'office des morts, que le patient, isolé des siens, entendait le visage couvert, comme un mort dans son cercueil. L'office terminé, le curé lui ayant remis

(1) FRANKLIN, *L'hygiène*, 96.

(2) En entrant dans l'église, le lépreux voyait sous le porche le *bauley*, c'est-à-dire le brancard de cordes qui devait le porter au cimetière.

Au-dessus de l'abside était déployé le drap mortuaire et à ses pieds ; pour compléter le tableau, les tombes des lépreux qui l'avaient précédé (GARNIER, *loc. cit.*, 19).

le manteau, le chaperon ainsi que les autres objets, le menait sur le cimetière. Là, prenant trois fois de la terre et la lui mettant sur la tête : « Mon ami, lui disait-il, tu es mort au monde ». Puis, lui montrant le ciel, il l'exhortait à la résignation. La procession se remettait en marche pour gagner la maladrerie à la porte de laquelle se trouvaient le procureur syndic de la ville et le rec-teur.

Le cortège arrêté, le syndic interpellant [le pauvre *mèseau*, lui demandait quelles étaient ses intentions en se présentant ainsi ; sur sa réponse que reconnu ladre, il réclamait comme habitant de Dijon, son entrée à la maladrerie, pour y jouir des droits y attachés, le chapelain s'approchait, et le lépreux la main nue sur les Saints canons, prêtait publiquement le serment d'obéir aux maîtres de la maladrerie en toutes choses *licites et bonnêtes* ;

De ne point disposer de ses biens sans son *congié*, et de n'en conserver que l'usufruit ;

D'aimer et *pourchacier* le bien, honneur et profit des magistrats et de la commune ;

De leur dénoncer les *machinations et conspirations de trayson* qu'il découvrirait à l'encontre du souverain et de la ville ;

De porter *enseigne en habit* qui le fasse reconnaître, afin que les *ygnorans ne conversent avecque lui* ;

Quand il *querera* ses aumônes par la ville, de *cheminer par le milieu de la charrière au-dessus du vent et des gens sains, afin que aucuns ne puissent pis valoir* ;

De rapporter fidèlement les aumônes pour en faire égale distribution entre les autres ladres ;

De ne laver ses mains, ses pieds, *ni aucuns de ses membres, ni ses robes, draps, linges et autres habillements aux puits et fontaines communs, si ce n'est en eaue qui par autruy en sera tirée, sans en rien laisser choir nī rejeter esdits puits et fontaines* ;

De dénoncer à la justice la plus prochaine les individus qu'il soupçonnerait avoir *entencion de empoisonner puits, fontaines, rivières, vivres ou autres choses qui puissent grever les corps humains* ;

De garder les droits et profits à la maladrerie et du maître et de révéler tout ce qui serait *fait du contraire* par les autres ladres ;

De se soumettre en cas d'infraction au châtiment qui lui sera infligé par le recteur, sauf son recours au maire et aux échevins, collateurs et seigneurs de ladite maladrerie »,

Un notaire présent à la cérémonie dressait acte du tout : des témoins le souscrivaient, et cette formalité remplie, le lépreux disait adieu à l'assistance. Après quoi, le recteur le prenant par la main, le rendait, c'est-à-dire l'introduisait dans la maladrerie dont la porte aussitôt refermée annonçait au pauvre reclus que la séparation du monde était devenue une triste réalité (1).

Infortuné paria, souvent délaissé des siens, le lépreux ne songeait guère à franchir le seuil de la maladrerie. Il y vivait renfermé sans autre distraction que la culture d'un petit jardin. A ses tortures morales venaient s'ajouter d'intolérables douleurs physiques dont une mort affreuse était la plus riante perspective.

A Lisieux, la cérémonie était sensiblement différente.

L'Église accompagnait la séquestration des lépreux de paroles consolantes qui devaient leur enseigner la patience et la résignation. Le prêtre allait chercher le malade processionnellement dans sa maison et le conduisait à l'église où l'on célébrait la messe.

Ce n'était point la messe des morts et la pompe des funérailles ; un tel usage fut défendu dès le XI^e siècle. On célébrait la

(1) GARNIER, *Not. historique sur la maladrerie de Dijon*, 15, 18.

messe du jour ou celle du Saint-Esprit avec l'oraison *Pro infirmis*, ou bien encore une messe spéciale dont les pensées étaient appropriées à la circonstance.

L'introït se composait de ce verset du psaume 37 : *Sagittæ tua infixæ sunt mihi... humiliatus sum nimis*.

L'épître était fournie par le chapitre V du quatrième livre des rois qui rappelle l'histoire de la guérison de Naaman par Elisée.

L'Evangile était ouvert au passage où se trouve racontée la guérison des lépreux de Samarie.

Le graduel, l'offertoire, la communion, les oraisons étaient aussi conformes au sujet.

La messe terminée, le lépreux était conduit, en procession, au chant des litanies, à la demeure qui lui avait été préparée. On lui faisait les *défenses* prescrites dans les rituels, on bénissait sa maison et son mobilier, et le prêtre se retirait en laissant par ses exhortations du baume sur cette douleur (1).

Voici, d'autre part, un extrait des statuts synodaux de Jean Légisé, évêque de Troyes en 1425. C'est le rituel des cérémonies usitées pour chasser les lépreux de la société. Le clergé était en possession de cette triste fonction. Son droit, qui n'était pas purement honoraire, avait son fondement et sa raison dans les chapitres 13 et 14 du Lévitique, dans le chapitre 5 des Nombres, dans le chapitre 15 du Livre des Rois et dans l'état des médecins qui, dans ces siècles d'ignorance, faisaient tous partie du clergé.

Grosley rapporte ainsi ce rituel dans ses *Ephémérides* (2) :

Manière de recevoir le ladre et mettre hors du siècle et rendre en sa borde.

Primo. — La journée quant on les veut recevoir ; ilz viennent

(1) VASSEUR, *Not. sur la léproserie de Saint Clair*, 20.

(2) *Ephémérides de Grosley*, t. 1^{er}, 151.

à l'esglise et sont à la messe, laquelle est chantée du iour ou autrement selon la condition du curé et de ne point estre des morts, si comme aucuns curez sont accoutumez de faire.

Item. — A icelle messe, le malade doibt estre séparé des aultres gens, et doibt avoir son visage couuert et embrunché (1) comme iour de trespassez.

Item. — A icelle messe, doibt offrir le dict ladre, et doibt baiser le pied du prestre et non pas la main.

Item. — A l'issue de l'esglise, le curé doit avoir une pele en sa main, et à icelle pele doibt prendre de la terre du cymetière par trois fois, et mettre sur la teste du ladre en disant : mon amy, c'est signe que tu es mort quant au monde, et pour ce ayes patience en toy.

Item. — La messe chantée, le curé avec la croix et l'eau benoïste le doibt mener à sa borde, comme par manière de procession.

Item. — Quand il est à l'entrée de la dicte borde, le curé lui doibt faire faire les sermens et instructions après escriptes, en disant en ceste manière :

Amy, tu sces, il est bien vrai que le Maistre de deux Eaues, Maistre de la Maladrerie Saint-Ladre de Troyes par ses lettres présentes à moi comme bien esprouvé et battu de la maladie Saint-Ladre, l'a dénoncé ladre pourquoi je te deffend que tu ne trepasse ne offense ces articles cy après escriptz.

Primo. — Que tant que tu seras malade, tu n'entreras en maison nulle autre qu'en dicte borde, ne ne coucheras de nuit, ne en molin tu n'entreras.

Item. — Que en puits ne en fontaine, tu ne regarderas, et que tu ne mangeras que tout par toy.

Item. — Que tu n'entreras plus en nul iugement.

Item. — Que tu n'entreras plus en l'esglise tant comme on fera le service.

Item. — Quand tu parleras à une personne, va au dessoulz du vent.

(1) Embrunché, enseveli comme un mort.

Item. — Quand tu demanderas l'aumône, que tu sonnes ta taretavelle (1).

Item. — Que tu ne voyses (2) point loing de ta borde, sans avoir vestue ta housse et qu'elle soit de quamelin sans avoir couleur aucune.

Item. — Que tu ne boives à aultre ruisseau que au tien.

Item. — Que tu ayes ton puits et ta fontaine devant ta borde et que tu ne puises à aultre.

Item. — Que tu ayes devant ta borde une escuelle fichée sur ung droict baston.

Item. — Que tu ne passes point ne planche sans avoir mis tes gands.

Item. — Que tu ne voyses nulle part hors que tu ne puisses retourner pour coucher le soir en ta borde, sans congié ou licence de ton curé du lieu et de l'official.

Item. — Si tu vas loing dehors par licence, comme dict est, que tu ne voyses point sans avoir lettres de ton curé et approbation de l'official ».

Ce curieux document se terminait par une phrase latine dont nous donnons la traduction (3) :

« Les curés doivent avoir tous les droits de l'Église sur les lépreux comme sur les autres paroissiens, et, en cas de décès, ils héritent de leurs maisons, de leurs habits et du mobilier existant dans l'habitation et au dehors » :

Nous ouvrons ici une parenthèse pour le mariage des lépreux. Cette question, qui a donné lieu à des solutions différentes suivant les époques, a, comme on va le voir, une importance au point de vue de la prophylaxie de la lèpre.

(1) Sorte de crecelle ou de claquette de bois dont le lépreux se servait pour avertir de sa présence.

(2) Sortes.

(3) D'après le commentateur des *Ephémérides de Grosley*.

Néret

Le pape Etienne II estimait qu'il ne fallait point séparer les lépreux mariés, même si un seul des conjoints était atteint de la maladie.

Deux ans plus tard (756) le concile de Compiègne prescrivait la dissolution du mariage, autorisant le membre sain à contracter une nouvelle union.

Pépin le Bref (757) et plus tard Charlemagne (789) pratiquaient les mêmes tolérances, sous la réserve d'un consentement réciproque des deux parties.

Le mariage des lépreux était permis dans les mêmes conditions que le pape Alexandre III (1180), c'est-à-dire que le lépreux était libre de s'unir à une femme saine si celle-ci l'acceptait pour époux. Ce même pontife décida plus tard que le mari lépreux devait suivre sa femme, ou la femme son mari, faute de quoi, ils devaient vivre dans une absolue continence.

C'était un acte de charité chrétienne, et nul ne devait s'y soustraire. La reine Thérèse d'Aragon ayant été atteinte de l'horrible mal, et le roi ayant demandé au pape Clément XIV de prendre une autre femme, le pontife repoussa la requête, comme notoirement contraire aux principes de l'Evangile, engageant le prince pétitionnaire à supporter en patience cet avertissement du Seigneur (1).

Les autorités civiles interdisaient généralement le mariage aux lépreux (2) autant pour des motifs d'hygiène que pour des raisons d'économie. Ces sortes d'unions ne propageaient pas, en effet, seulement la contagion, mais les enfants qui en résultaient restaient à la charge des communautés.

(1) CHEVALIER, *loc. cit.*, 13.

(2) Les Décrétales de Grégoire IX (1227-1241) au livre IV, titre VIII, qui traite du mariage des lépreux.

Les Décrétales de Saint Grégoire autorisaient les lépreux à se marier, mais séparés du monde par la loi, ils ne pouvaient ni vendre, ni contracter d'engagements, ni tester, ni hériter.

Pour la même raison, ils ne pouvaient ni citer personne en justice, ni y être appelés (1). Ils étaient morts civilement.

La famille des lépreux était, en certains endroits, frappée de déchéance.

La *Coutume de Calais* excluait du droit de bourgeoisie tout individu dans la famille duquel se trouvait un lépreux.

La *Coutume de Normandie*, tout en prononçant la mort civile du ladre, l'autorisait à retenir le patrimoine qu'il avait lors de sa séquestration, pour en jouir par usufruit pendant sa vie, sans pouvoir l'aliéner.

Dans la province de *Boulogne*, il existait une coutume au moins bizarre. Quand un individu mourait de la lèpre sans que son cas eût été préalablement dénoncé par les habitants à la justice du seigneur de l'endroit, « tout le bétail à pieds fourchés de ladite paroisse appartenait de droit au seigneur du lieu (1).

En *Picardie*, lorsqu'un individu avait été reconnu juridiquement lépreux, on l'annonçait au peuple, afin que chacun pût se garantir de tout contact avec lui ; s'il revenait à la santé, on l'annonçait de même en public, afin de dissiper ses craintes (2).

Les conciles provinciaux contiennent aussi des dispositions relatives aux lépreux.

Nous voyons d'abord Pierre de Colmieu, archevêque de Rouen (1236-1244), défendre aux lépreux de se recevoir mutuellement, de circuler dans les villes et les châteaux, de fréquenter les ta-

(1) BILLAUDEAU, cit. 7.

(2) *Ibid.*

vernes, mais les églises paroissiales ne leur étaient point fermées, et les habitants devaient pourvoir à leurs besoins.

La seule *coutume* qui ait consacré un chapitre particulier aux lépreux est la *Coutume de Hainaut*.

Voici comment on procédait dans cette province :

Dès qu'un habitant était soupçonné de la terrible maladie, les échevins du lieu le conduisaient *aux épreuves aux dépens des paroissiens*. S'il était jugé ladre, la table des pauvres ou à son défaut la communauté des paroissiens lui donnait un chapeau, un manteau gris, la cliquette et la besace. On célébrait les funérailles comme s'il était mort, puis on lui fournissait une maison éloignée de tout chemin d'au moins vingt pieds.

Si la découverte de la maladie avait lieu dans une localité éloignée du lieu de naissance, comme le lépreux tombait à la charge de la paroisse, on l'y reconduisait.

Défense était faite aux cabaretiers de servir à manger ou à boire.

L'entrée de la ville de Mons était interdite, excepté aux jours de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint, de l'Assomption et des veilles de la fête de la ville, de la fête de St-Martin, des Rois et du Dimanche gras.

Quoiqu'ils fussent considérés comme morts civilement, les lépreux pouvaient néanmoins succéder comme les autres personnes et disposer de leurs héritages.(1).

La maison dans laquelle le lépreux avait habité était brûlée ainsi que tout ce qui lui avait appartenu.

Dans certains endroits, il ne pouvait entrer dans la ville que pendant la semaine sainte, aux fêtes de Pâques, à Noël, etc.

(1) *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, etc...* publié par GUYOT, 1785, t. X.

Un aubergiste qui lui aurait donné l'hospitalité aurait été sévèrement puni.

La nuit, quand il vagabondait à travers la campagne ou qu'il traversait une ville, il devait faire jouer ses cliquettes afin qu'on s'éloignât de lui.

Quand il se rendait en pèlerinage au tombeau de Saint Mein en *Bretagne*, il devait porter deux mains en laine, l'une sur la poitrine, et l'autre sur la tête afin qu'on pût l'apercevoir de loin (1).

On comprend que toutes ces mesures répressives, tous ces règlements plus ou moins prohibitifs, cette mise hors de la loi commune, ne pouvaient qu'exaspérer les malheureux, coupables tout au plus d'être victimes d'une fatale hérédité ou d'une mystérieuse contagion.

Cela suffit à justifier ou à expliquer l'horrible complot qu'on attribua aux ladres, d'avoir voulu empoisonner toutes les eaux du royaume, pour répandre leur mal et cesser d'être mis au ban de la société.

C'est en 1321 (*d'après Guillaume de Nangis*) qu'eut lieu la conspiration dite des « empoisonneurs de fontaines ».

Le roi de *Grenade* humilié des nombreuses défaites que les chrétiens lui avaient infligées, surtout l'oncle du roi de *Castille*, méditait une vengeance contre la race tout entière.

Les Juifs (2) furent choisis comme instruments du crime ; ceux-ci s'abouchèrent pour la circonstance avec les lépreux.

(1) ASTRUC, *Morbis venereis*, t. I, 5.

(2) Un concile tenu à Rouen, vers 1325, met au nombre des cas réservés à l'archevêque, le crime de quiconque recevrait une composition de la main d'un juif (LANGLOIS, *loc. cit.*, 104).

Chaque léproserie envoya deux députés aux quatre assemblées qui eurent lieu à ce sujet. Les deux laderies d'Angleterre ne prirent point part à la conspiration.

Les Juifs distribuèrent aux lépreux un poison enfermé dans des sachets qu'ils devaient jeter dans les puits et fontaines.

Le poison employé était, disait-on, un mélange d'herbes avec du sang humain (1), des hosties consacrées, des cheveux de femme et des pattes de crapaud. Ce complot aurait été mis à exécution sur plusieurs points de la France, notamment dans le Poitou et la Guyenne.

Vraie ou fausse, la rumeur courut de bouche en bouche, et le peuple, dans sa justice expéditive, fit subir aux empoisonneurs de justes représailles. Dans l'Aquitaine on les brûla vifs. Dans le bailliage de Tours, au château royal de Chinon, on creusa une large fosse dans laquelle fut dressé un bûcher et l'on y brûla, en un seul jour, 160 juifs de l'un et l'autre sexe.

Ceux qui étaient riches eurent la vie sauve, moyennant rançon. Ces rançons ne rapportèrent pas moins de 150.000 livres à la caisse royale.

Nous touchons ici à la véritable explication de ce complot, sans nul doute imaginaire. Le roi Philippe V le Long, qui en profita pour sequestrer d'abord les biens des léproseries (2), pris plus

(1) Un seigneur de Parthenay ayant pris sur ses terres un des lépreux coupables, envoya au roi la confession qu'il lui avait faite de son crime. Le poison lui aurait été donné par un juif et se composait, disait-il, de sang humain desséché, d'urine, de trois sortes d'herbes qu'il ne connaissait pas ou ne voulait pas nommer, et d'hosties consacrées ; le tout réduit en poudre et enfermé dans des sachets. Ce même seigneur déposa aussi qu'une femme lépreuse passant près d'un village et craignant d'être arrêtée, avait laissé tomber un petit paquet renfermant une tête de couleuvre, des pattes de crapaud et des cheveux de femme souillés d'une matière noire et puante (BILLAudeau, *loc. cit.*).

(2) L'historien MÉZERAI croit, et son opinion est fort vraisemblable, que la

tard de remords, fit mainlevée des saisies qu'il avait ordonnées par mandement daté de Crécy du 16 août 1321 (1).

Ce n'était pas seulement dans les campagnes, mais dans la capitale même que les lépreux dévalaient parfois comme un torrent mal contenu.

Il existait à Paris deux maladreries pour les lépreux de la ville et pour ceux de la banlieue : Saint-Lazare et Saint-Germain à l'endroit où l'on établit plus tard les Petites Maisons.

Lors des guerres que la France eut à supporter sous le règne du roi Jean, beaucoup de provinciaux atteints de lèpre vinrent se réfugier à la capitale. De nombreuses plaintes furent adressées à Charles V, qui, par lettres patentes du 1^{er} février 1371, ordonna que tous les lépreux nés hors de Paris, seraient tenus d'en sortir « *dans le jour des Brandons prochains, c'est-à-dire le premier dimanche de carême et de se retirer dans les lieux de leurs naissances ou ailleurs dans les Maladreries où ils peuvent être reçus* » sous peine de fortes amendes ou de châtiments sévères.

Le 20 février 1388, le Prévôt de Paris rendait une ordonnance sur la même matière. Elle interdisait aux lépreux « d'entrer dorénavant dans Paris sans permission expresse signée de lui ; leur enjoit de se tenir hors des portes pour demander l'aumône ; fait aussi défense à tout homme ou femme de prêter ou de porter

fable du complot avait été imaginée par Philippe V pour légitimer aux yeux de son peuple la mainmise sur les laderies pourvues dès cette époque de biens considérables, provenant d'aumônes publiques ou de dons particuliers.

Philippe V ne recueillit point les fruits de sa spoliation ; les évêques protestèrent avec énergie, et comme ils jouissaient d'une grande influence, le roi dut remettre entre leurs mains les biens dont il avait voulu dépouiller les lépreux.

(1) *Ordonnances des Roys de France de la 3^e race*, t. I, 814, de la collection Secousse et Villerault. Paris, Imp. Roy., 1755.

pour ces malades aucune cliquette ou barillet dans Paris ou ailleurs dans toute l'étendue de la Prévôté et vicomté, sans une pareille permission, sous peine de prison et d'amende arbitraire (1) ».

De nouvelles ordonnances furent rendues par le Prévôt en 1394, 1402, 1403, défendant aux lépreux d'entrer dans Paris soit pour mendier, soit pour chercher un asile dans les léproseries parisiennes. Faute de quoi, ils pouvaient être « détenus prisonniers pendant un mois au pain et à l'eau et ensuite bannis du royaume » sans préjudice de la confiscation de leurs chevaux, housses, cliquettes et barillets.

Pour avoir le prétexte de vaquer dans la campagne et de pénétrer même jusque dans les villes, les lépreux se plaignirent de n'être pas à couvert dans leurs maladreries.

D'où nouvelles lettres patentes du roi (2) prescrivant de réparer les maladreries de son ressort dans le plus bref délai.

Un demi-siècle plus tard, un arrêt du Parlement allait jusqu'à défendre à une femme de converser avec son mari lépreux, sous peine du pilori et du bannissement. Il lui était même défendu de vendre des fruits, pour éviter la contagion (3).

Cette crainte de la contagion dicta également une ordonnance faisant défense « à toutes personnes de vendre du lard sursemé avec les autres lards au parvis Notre-Dame le jour du jeudy absolu », leur enjoignant en outre de le vendre sur des tables à part et qu'il y ait une marque qui le fasse aisément reconnaître (4).

(1) DELAMARRE, *Traité de la police*, I, 636.

(2) En date du 3 juin 1404.

(3) La contagion était tellement redoutée que le Dr Barthélemy a relevé des délibérations des municipalités d'Aubagne, Auriol, etc. en Provence, menaçant de brûler vif dans sa maison le lépreux qui refuserait d'obéir au décret lui interdisant l'accès de la cité.

(4) DELAMARRE, *loc. cit.*, 837.

Les *boulangers* étant plus exposés que les autres à contracter la lèpre, étaient intéressés à soutenir les hôpitaux destinés aux lépreux.

Lors d'une famine, ils donnèrent, en témoignage de l'intérêt qu'ils portaient à ces fondations, en faisant don à la maison de St-Lazare d'une quantité considérable de pain, et en s'engageant à en fournir dans la suite et à perpétuité chacun un pain par semaine.

Plus tard ce don en nature fut converti en don pécuniaire.

En échange de cette gracieuseté, la maison de St-Lazare recevait tous les boulangers atteints de lèpre, réservant même à leur femme un appartement spécial (1).

Au XVI^e siècle on n'admettait les ladres à la maison de St-Lazare, qu'après les avoir soumis à l'examen des chirurgiens jurés du Châtelet.

Le rapport de ces chirurgiens dont *Ambroise Paré* nous a conservé la formule est intéressant à reproduire.

« Nous chirurgiens jurez à Paris, par l'ordonnance de M. le procureur du roy au Chastelet, donnée le 28^e jour d'aoust de 1583 par laquelle avons été nommé pour faire rapport, savoir si X.... est lépreux. Partant, l'avons examiné comme suit :

Premièrement, nous avons trouvé la couleur de son visage couperosée, blafarde et pleine de saphirs. Aussi, avons-nous tiré et arraché de ses cheveux et du poil de sa barbe et sourcils, et avons vu qu'à la racine du poil était attachée quelque petite portion de chair.

Es sourcils et derrière les oreilles avons trouvé de petits tubercules glanduleux, le front ridé ; son regard fixe et immobile, ses yeux rouges estincelans, les narines larges par dehors et estroites

(1) DELAMARRE, 626.
Néret

par dedans, quasi bouchées avec petites ulcères croûteuses, la langue enflée et noire et au-dessus et au-dessous avons trouvé trois petits grains, comme on voit aux pourceaux ladres, les gencives corrodées et les dents décharnées, et son haleine fort puante, ayant la voix enrouée parlant du nez ».

« Aussi l'avons veu nuct, et avons trouvé tout son cuir crespé et inégal comme celui d'une oye maigre, plumée et en certains lieux, plusieurs dartres. Davantage l'avons piqué assez profondément d'une aiguille au tendon du talon, sans l'avoir à peine senty ».

« Par ces signes, tant univoques, qu'équivoques, disons que le dit X... est ladre confirmé.

« Par quoy sera bien qu'il soit séparé de la compagnie des sains, d'autant que ce mal est contagieux.

« Le tout certifions estre vray, tesmoings nos seings manuels cy mis (1) ».

Tout en conseillant l'isolement, Ambroise Paré voulait qu'on apportât dans l'exécution de cette mesure quelque tempérament :

« Je conseille, disait-il, que lorsqu'on les voudra séparer, on le face le plus doucement et amiablement qu'il sera possible, ayant mémoire qu'ils sont semblables à nous ».

Cette sage tolérance inspirera les ordonnances de nos roys à partir du XVI^e siècle. La lèpre, sans avoir complètement disparu en France, n'est déjà plus à cette époque une calamité publique.

En décembre 1543, François 1^{er} prescrit que pour « remédier au grand désordre qui régnait dans les léproseries et maladre-ries » il serait établi un état exact de tous les établissements où seront indiqués leurs revenus (2), le nombre de lépreux pour

(1) AMBROISE PARÉ cité par FRANKLIN, *L'hygiène*, 101-103.

(2) Les léproseries étaient généralement affranchies de tout subside. Toutefois, en 1585, le clergé assemblé sur l'ordre de Henri III, ayant promis à ce roi une somme de un million en or, pour faire la guerre aux hérétiques, il fut décidé que toute léproserie dont le revenu excéderait 40 livres tournois y participerait après en avoir pris l'autorisation des prélats du diocèse.

chaque maladrerie, le nombre de malades que chaque léproserie peut nourrir ou entretenir.

Ces mêmes lettres engageaient les directeurs de maladrerie à recueillir les lépreux de la localité de préférence aux lépreux étrangers. Elles faisaient enfin défense à tous les lépreux « après qu'ils auraient été ainsi distribués » de « plus aller ni venir quêter, mendier, ni claqueter par les villes et villages ».

Mais comme les abus sont difficiles à déraciner, surtout quand leur entretien est une source de revenus, l'ordonnance royale resta lettre morte.

Henri IV, par un édit de juin 1606, voulut aviser à son tour, ordonnant qu'il serait procédé par son grand aumônier, ses vicaires et commissaires à la réformation générale des abus, et à l'audition et revision des comptes des administrateurs ou fermiers des maladreries... Il annonçait en outre qu'il affecterait les rentes recouvrées des hôpitaux déserts ou en ruines « à l'entretien des pauvres gentilshommes et soldats estropiés ». Ce fut là l'origine de notre premier établissement d'Invalides.

Le nombre des lépreux diminuant de jour en jour, une multitude de vagabonds, s'armant de la cliquette, se faisaient passer pour lépreux.

Ils avaient le secret, en se frottant de certaines drogues, de se donner une apparence de lèpre et pénétraient ainsi, à la faveur de ce stratagème, dans les maladreries pour y échapper à la justice ou entretenir leur oisiveté (1).

Préoccupé de porter remède à la situation, Louis XIII, par un édit du 24 octobre 1612, ordonna que « pour secourir les pauvres lépreux en leurs nécessités et garantir le peuple de cette con-

(1) DELAMARRE, *Traité de police*.

tagion », il leur ferait servir à chacun d'eux, par le grand aumônier de France, « une pension suffisante et nécessaire dans la maladrerie la plus prochaine du lieu de leur naissance ou demeure ordinaire » : que, néanmoins, pour éviter les surprises, le lépreux ne serait admis qu'après avoir été visité et reçu « avec le cérémonial ancien et accoutumé de l'Eglise ».

Une fois les malades pourvus, le surplus devait être employé à la réédification d'une ou de deux maladreries ou hôpitaux par bailliage ou diocèse.

S'il restait des deniers, on devait les affecter à la nourriture des pauvres du lieu et à l'entretien d'enfants aux études, écoles et métiers, à marier des pauvres filles orphelines et autres œuvres charitables ».

Louis XIII avait également établi une chambre composée de 4 maîtres de requêtes, 4 conseillers du grand conseil et du Cardinal de Perron, grand aumônier de France, pour la réforme des hôpitaux et léproseries, reviser les comptes et décider en dernier ressort de tous les procès et différends, qui pourraient surgir.

Une des premières mesures de cette chambre de réformes, fut un arrêté du 27 janvier 1614, portant que les lépreux seraient tenus d'envoyer de six mois en six mois aux administrateurs de leurs maladreries, un certificat de l'état de leur santé, qui leur serait expédié gratuitement par le curé et les officiers des lieux, faute de quoi on leur supprimerait leur pension.

« Cet article, dit Delamarre (1), était fondé sur l'espérance que l'on avait qu'il y avait *une espèce de lèpre* qui se pouvait guérir et que, par le soin que l'on prenait de tenir proprement et de faire penser les malades, il en restait peu dont le mal fût incurable, ce qui en diminuait considérablement le nombre ».

(1) DELAMARRE, *Traité de la police*, I, 637, 638.

C'est le 24 août 1693 que fut promulgué l'arrêté royal qui transformait les divers hôpitaux, maladreries, maisons Dieu, etc., en établissements généraux hospitaliers, au nombre de 1133 pour 1130 communes,

L'aperçu historique que nous venons d'esquisser, fixe une date pour le déclin de la lèpre. Or cette date concorde ou à peu près avec l'apparition de la syphilis en Europe.

Certains auteurs ont voulu voir dans ce phénomène d'une explication aisée, plus qu'une coïncidence et n'ont pas hésité à déclarer qu'il y avait eu, en l'espèce, non une disparition, mais une transformation de l'endémie lépreuse.

Le savant naturaliste Tournefort, qui avait eu l'occasion de voir des lépreux en Orient, déclare que les cas de lèpre qu'il observe en France sont des cas de syphilis.

Dom Calmet, dans sa *Dissertation sur la maladie de Job*, Baillet, dans la *Vie des saints*, partagent le même sentiment.

C'est aussi l'avis de Sprengel (1) et du Dr Dupouy (2).

Les arguments produits par ce dernier méritent qu'on s'y arrête.

« La lèpre, la ladrerie, la mesellerie, écrit-il, autant de modalités cliniques d'une seule maladie dont les symptômes apparaissent successivement sur la peau, les muqueuses, les viscères et le système nerveux ».

« C'est donc bien une diathèse très semblable dans son évolution à la diathèse syphilitique, laquelle se généralisera au moment même où la lèpre tendra à s'éteindre ou à se confondre avec elle ».

« Et puis, ajoute-t-il, quelle incertitude dans le diagnostic, quelle confusion dans les observations ! N'a-t-on pas étiqueté « lèpre » des maladies fort dissemblables ?

Assurément, il y a du vrai dans cette dernière assertion ; encore ne faudrait-il pas trop hâtivement conclure à l'identité de la

(1) SPRENGEL, *Histoire de la médecine*, III, 66.

(2) Dr DUPOUY, *Moyen âge médical*, 96 et suiv.

lèpre, maladie objectivement bien connue des médecins du moyen âge avec la syphilis, à peine soupçonnée.

On invoque aussi la contagion, surtout par les rapports sexuels, pour démontrer une analogie qui, pour nous, ne s'impose pas. C'est ainsi qu'au XIII^e siècle, le *docteur admirable* Roger Bacon, écrit que le commerce avec une femme lépreuse peut être suivi d'accidents très graves, qu'un médecin célèbre de Montpellier, Bernard de Gourdon, conte avec un grand sérieux l'histoire d'une noble dame venue à Montpellier pour se faire soigner d'une prétendue laderie, le bachelier chargé des pansements en tombe amoureux, se jette à ses genoux, et vous devinez le reste. Il fut atteint d'accidents cutanés que l'on nous déclare, sans autre preuve, être de nature syphilitique.

Comme si ces arguments avaient peu de poids, le Dr Depouy (1) nous cite à l'appui de sa doctrine une lettre de *Gui Patin*, véritable document sur les rapports de la lèpre et de la syphilis.

Nous la reproduisons plutôt comme un modèle de littérature épistolaire que comme un document de haute valeur scientifique.

« Il n'y a pas longtemps, écrit le malicieux satirique (2), qu'on me fit voir ici un auvergnat malade, lequel était soupçonné de laderie : peut-être que sa famille en avait quelque renom, car pour sa personne, il n'en avait aucune marque. Cela me fit souvenir de quelques familles de Paris qui en sont soupçonnées ; mais actuellement nous ne voyons ici aucun ladre, si ce n'est à l'égard de l'esprit et de la bourse ».

Autrefois il y avait un hôpital dédié au faubourg Saint-Denis. On n'en voit aucun, ni en Normandie, ni en Picardie, ni en Champagne, quoique dans toutes ces provinces il y ait des mai-

(1) Dr DUPOUY, *loc. cit.*, 101.

(2) GUI PATIN, *Lettres*, III, 58.

sons qui leur étaient destinées et qui sont converties en hôpitaux de peste.

« *Autrefois on prenait pour ladres des vérolés que l'ignorance des médecins et la barbarie du siècle faisaient prendre pour tels. Néanmoins, il y a encore quelques ladres en Provence, en Languedoc et en Poitou* ».

Qu'est-ce que cela prouve au surplus ? Que Gui Patin n'avait personnellement vu aucun lépreux, et qu'il en parlait un peu comme l'aveugle des couleurs. Fortement nourri de la lecture des anciens, il pouvait dissenter très savamment des maladies, même et surtout, dirions-nous, de celles qu'il ne lui avait jamais été donné d'observer.

A cet égard, la lettre que nous allons reproduire et qui est peu connue (1) fera peut-être suspecter le témoignage d'un homme qui fut plutôt un humaniste et un lettré, qu'un clinicien de grand sens.

A l'archevêque de Toulouse qui lui avait demandé ce qu'il pensait de la lèpre, Gui Patin faisait cette réponse ;

« Je demande pardon à Monseigneur l'archevêque de Toulouse si je ne vay moy mesme en personne luy faire la response au billet qu'il m'a fait l'honneur de m'envoier : *præteriti morbi et nondum prorsus extincti reliquià adhuc me exercent*.

« La maladie de la lèpre est fort commune dans la Sainte Esriture : j'ai connu des gens très doctes qui prétendoyent que par cette ladrerie il falloît entendre la grosse vérole : ces vieux interprètes de la Sainte Esriture n'en ont rien dit non plus que de cette bestialité.

« Galien a dit : *Ægyptios obnoxios esse factos elephantiasi, quod carnibus asiminis viscerentur*.

« Les Arabes, qui ont esté de grands coquins en médecine, et

(1) D^r LARRIEU, *Gui Patin*, 1880, 110 et 111.

fort ignorans dans les bonnes lettres, *scriptum reliquierunt elephantiasim fieri et elephanticos nasci ex latu cum muliere menstruata. Bestialitates nullus meminit quod sciam, saltem nulli medicorum neque ex veteribus, neque ex recentioribus. De bestialitate et aliis contra natura concubitus speciecibus multa leguntur apud virginalem doctorem Thomam Sanchez, Jesuitum Hispanum*, que j'ai céans au service de Monseigneur : il est de la première édition qui n'a point esté chastrée. La ladrerie est aujourd'hui commune comme en Afrique, et en Arabie, dans les païs chauds aussi bien que dans les païs froids. Il y en a en Allemagne et en Danemark, aussi bien qu'en Egypte et aux Indes Orientales.

« Je fais la révérence à Monseigneur avec tout le respect que je lui dois, et suis son très humble et très obéissant serviteur.

GUY PATIN.

Le 23 janvier 1662. »

La cause nous paraît entendue : la lèpre et la syphilis ont marché de pair, sans que, dans la *généralité* des cas, la confusion se soit établie.

Nous espérons arriver à une plus ample démonstration en reproduisant les descriptions de la lèpre, telles que la voyaient les médecins du moyen âge et aussi, en établissant qu'il est même de nos jours de la lèpre en survivance dans bon nombre de nos contrées.

Quand on lit les descriptions de la lèpre dans les auteurs anciens, on a quelque peine à retrouver les symptômes de la maladie telle qu'elle est connue à l'heure actuelle.

Les historiens et les chroniqueurs des XI^e et XII^e siècles désignent souvent le lépreux sous le nom de *mesel*, *meseau* (1) ou

(1) On appelait les établissements de lépreux : *misellaria*, *mezelleries*, *ladreries*, *maladreries*, *lazarets* ; les lépreux, *pauperes Christi morbi beati Lazari languentes*.

mesiaus. Or le méssel était un malade couvert d'ulcères, alors que le ladre n'accusait aucune sensibilité (1).

Il est certain que l'affection offrait des signes d'une gravité variable, mais qu'elle pouvait, dans la plupart des cas, se ramener à un type clinique unique. Sans rapporter les observations de Guillaume de Salicet, qui n'a guère parlé que des signes précurseurs de la lèpre, de Lanfranc, de Bernard de Gordon, de Jean de Vigo, nous nous contenterons d'emprunter à un auteur du temps un tableau plein de coloris du terrible mal, tableau qui nous a paru toutefois résumer avec assez d'exactitude l'opinion commune : « Cette maladie, écrit Delamarre, rend la voix enrouée comme celle d'un chien qui a longtemps aboyé, et cette voix semble plutôt sortir par le nez que par la bouche ; le visage du malade ressemble à un charbon demi-éteint ; il est onctueux, luisant et enflé ; il est semé de boutons fort durs dont la base est verte et la pointe blanche, et, en général, son aspect donne de l'horreur ; ses poils sont courts, hérissés et déliés, on ne peut les arracher qu'avec un peu de la chair pourrie qui les a nourris, son front forme divers plis qui s'étendent d'une tempe à l'autre : ses yeux sont rouges et enflammés et ils éclairent comme ceux d'un chat : ils s'avancent en dehors, mais ils ne peuvent se mouvoir ni à droite ni à gauche ; ses oreilles sont enflées et rouges, mangées d'ulcères vers la base, et environnées de petites glandes, son nez s'enfonce parce que le cartilage se pourrit ; ses narines

(1) Saint Louis demandait un jour au sire de Joinville lequel il aimerait mieux d'être mezieu et ladre, ou d'avoir commis un péché mortel, le franc et loyal favori répondit sans détour qu'il préférerait avoir commis « trente » péchés mortels que d'être mezeau. Sur quoi le saint monarque le tança vertement lui disant que « nulle si laide mezellerie n'est comme de estre en péché mortel » (*Mém. de Joinville*, éd. London, 1785, p. 9).

Qui de nous pourtant oserait ne pas se ranger à l'opinion si pleine de bon sens, du féal et noble sire de Joinville.

sont ouvertes, et les conduits serrés avec quelques ulcères au fond ; sa langue est sèche et noire ; enflée, ulcérée et raccourcie, coupée de sillons et semée de grains blancs ; toute sa peau est couverte ou d'ulcères qui s'amortissent et reverdissent les uns sur les autres, ou de taches blanches ou d'écailles à peu près semblables à celles du poisson ; elle est inégale, rude et insensible, soit qu'on la pince, soit qu'on la coupe, et au lieu de sang, elle ne rend qu'une liqueur sanieuse, et souvent on l'arrose d'eau sans pouvoir la mouiller ; il vient à ce degré d'insensibilité qu'on lui perce avec une aiguille le poignet et les pieds sans qu'il souffre aucune douleur. Enfin le nez, les doigts des mains et des pieds, et même ses membres se détachent tout entiers, et par une mort qui est particulière à chacun d'eux, ils préviennent celle du malade » (1). A ceux qui trouveraient quelque exagération ou quelque fantaisie dans ce croquis outrancier, nous répliquerons par ces lignes extraites de la *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, dans la traduction qu'en a faite Laurent Joubert : « Cette maladie est dite *Lèpre de a lepore nasi*, d'autant que là apparaissent ses principaux et certains signes (2).

Elle est dite *de loup* d'autant que comme un loup (elle) dévore tous les membres ; car elle corrompt tous les membres comme un loup chancreux et pourtant il est, dit d'Avicenne : *chancre commun à tout le corps*.

(1) DELAMARRE, *Traité de la Police*, I, IV, t. XII, chap. I, p. 527 et suiv.

(2) Pausanias dit qu'il a rencontré en Elide une ville, appelée Lépréon, à cause de la lèpre qui y avait régné. Les habitants honoraient comme fondateur de cette cité Lépréon, fille de Pyrgée et son frère Lépréos, qui ayant osé défier Hercule, succomba sous ses coups.

Les Gaulois ont également rendu un culte à la lèpre, ils lui élevèrent des temples, et la donnèrent comme divinité patronymique à leurs villes.

Dans le Berry, il existait (peut-être existe-t-il encore) un village appelé Levroux dont le nom est le même que Leproux (LABOURT, *loc. cit.*, 38-39).

Notre commune Ecole en assigne quatre espèces selon que les quatre humeurs peuvent être brûlées et converties en mélancolies ; étant appelée *éléphantique* par la semblance qu'elle a avec la bête nommée *éléphant*, tant en grandeur qu'en esgalité de membres, et *léonine* parce qu'elle est invincible comme un lion et *satyriase* pour sa laideur comme un satyre (1).

Voyons maintenant comment on traitait la lèpre au moyen âge.

« Il est remarquable, dit le D^r Chevalier (2), que les documents ne fassent connaître ni la présence de médecins, ni l'emploi ou l'achat de médicaments, ni l'existence d'ustensiles à l'usage des lépreux, à l'exception d'un alambic et d'un mortier ».

Les Chevaliers de Saint-Lazare (3), qui s'étaient consacrés au soin des lépreux depuis l'époque des Croisades, ne s'étaient en effet jamais préoccupés de traiter une maladie qu'ils étaient plus disposés que tous autres à considérer comme incurable.

Ils se seraient gardés d'aller à l'encontre de la volonté d'un Dieu qui frappait ainsi de ses malédictions quelques-unes de ses créatures.

Pendant longtemps, on abandonna les infortunés ladres à leur

(1) GUY DE CHAULIAC, *Grande chirurgie*, éd. Nicaise, 402, note.

(2) CHEVALIER, *Not. sur la maladrerie de Voley*, 1870.

(3) « Une chose plus incroyable, dit Michaud (*Histoire des Croisades*), c'est que le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare institué pour la guérison de la lèpre devait être pris parmi les lépreux.

Cet usage dura jusque sous le pontificat d'Innocent IV, vers 1253.

A cette époque, les infidèles ayant tué tous les chevaliers lépreux de leur hôpital de Jérusalem, les chevaliers de Saint-Lazare demandèrent au souverain Pontife l'autorisation de prendre pour grand-maître un personnage qui ne fût pas lépreux.

« Le Pape, ajoute Michaud, les renvoya à l'évêque de Frascati, afin que celui-ci leur accordât cette permission, après avoir examiné si cela pouvait se faire devant Dieu. Ce fait est rapporté dans la bulle du pape Pie IV datée de l'an 1565 ».

triste sort. A part quelques recettes empiriques (1) dont la bizarrerie fait tout le mérite, la thérapeutique d'autrefois est à peu près muette sur le chapitre des lépreux.

On sait toutefois qu'Arétée conseillait l'ellébore, les bains sulfureux et la chair de vipère, traitement que prescrivaient aussi Musa et Archigène.

Celse s'en tenait aux bains d'étuve, pratique que nous retrouvons en France quelques siècles plus tard.

A Paris, au moyen âge les ladres fréquentaient les étuves, et plusieurs léproseries telles que celle de Nérac (Ardèche), de Lucheux près de Doullens étaient établies dans le voisinage d'eaux thermales.

Grégoire de Tours (2) dit avoir vu un homme du nom de Jean qui, atteint de la lèpre, avait quitté la Gaule et avait séjourné une année entière dans le lieu témoin de la naissance du Christ, ce malade avait recouvré la santé après s'être baigné assidûment dans le Jourdain (3).

Peut-être soumettait-on les lépreux à certaines fumigations. Nous n'en voulons pour preuve, que ce détail relevé dans l'histoire d'une des léproseries les plus importantes de la région Normande, le prieuré du Mont-aux-Malades (4) près Rouen, on apportait toutes les semaines au prieuré quatre charretées de bois

(1) PROSPER ALPIN; *De medicina Aegyptiorum*. Paris, 1645, p. 23.

CHAMPOLLION LE JEUNE, *Recettes médicales pour les maladies cutanées*, trad. d'un fragment égyptien.

(2) *Opéra*, C. XIX, col. 742.

(3) CHEVALIER, *loc. cit.*, 8.

(4) On ne recueillait pas seulement des lépreux de l'endroit, au prieuré du Mont-aux-Malades. On y recevait aussi les religieux de tout ordre, atteints de lèpre ou seulement coupables d'une grave infraction aux lois de la discipline. Des bénédictins, des chanoines de Saint-Augustin, des Franciscains y trouvèrent souvent asile.

vert et deux cents mesures de gros bois par an, coupées dans la forêt du Rouvrai (1). Cette quantité de bois étant livrée en toute saison, ne devait pas seulement servir aux besoins du chauffage.

Si nous consultons les textes du moyen âge, nous voyons que les divers traitements ont entre eux la plus grande analogie.

Bernard de Gordon, au XIV^e siècle, a formulé ainsi pour sa part la thérapeutique de la lèpre. D'abord des saignées, suivies de purges lentes, puis de plus en plus énergiques ; des lavements laxatifs, *esternutoires*, *masticatoires pour purger le chef* ; des vésicatoires, comme un séton au col, cautères aux bras, aux jambes, et sur les *commissures* du crâne (*sic*). Ventouses entre les deux épaules avec scarifications. Bains quotidiens de plantes émollientes comme fumeterre, mélilot, camomille, suivis d'*oignements* par tout le corps.

Mais le remède souverain était celui-ci : on prenait un des serpents à dos noir qu'on trouve dans les lieux secs, on lui liait la tête avec la queue, et dans cette position, on la frappait longtemps avec des verges ; après quoi, la tête et la queue étaient coupées d'un seul coup, on laissait le reptile dégorger tout son sang ; puis on l'administrait par portions au malade. Si l'ingestion déterminait une salivation écumeuse, la *scothomie*, le *syncope*, avec *une grande tumeur en tout le corps*, c'était bon signe.

On continuait le traitement, on rasait les *bossettes*, on les *oignait*, les narines étaient *opilées* et les sourcils sacrifiés pour régénérer le poil (2).

Quand la lèpre était confirmée, on ne pouvait que diminuer les souffrances des malades. Les bains rendaient, en ce cas, de

(1) L'abbé LANGLOIS, *loc. cit.*, 125-126.

(2) BERNARD DE GORDON, *Fleur de Lys de la médecine*.

grands services. Toutes les maladreries étaient, à cet effet, pourvues de piscines ou de puits.

Mais il est à croire que l'atténuation progressive de la lèpre est attribuée à toute autre cause qu'aux traitements qu'on lui opposait. Nous disons à dessein atténuation, puisqu'il est aujourd'hui démontré jusqu'à l'évidence qu'il existe en France des foyers mal éteints de lèpre et de la lèpre même dans ses formes les plus violentes, les plus graves.

A chaque instant, écrit Zambaco (1), le voyageur dans les départements du Finistère et surtout du Morbihan, se trouve en face d'une ancienne léproserie ou corderie, ou madeleine ou bien d'un « cimetière de pourris », d'un pont de lépreux, d'un trou de lépreux, d'une lande de lépreux.

Les *cacous* comme les *cagots*, passaient pour lépreux de race, de père en fils.

Les *cacous*, qu'on a parfois appelés les *caqueux*, ne pouvaient voyager dans le duché de Bretagne sans avoir une pièce de drap rouge sur leur robe. Ils devaient vivre séparés des gens sains, et ne pouvaient se livrer à d'autre commerce que celui du fil ou du chanvre, ni exercer un autre métier que le métier de cordier.

Il se fait, on le sait, une consommation considérable de cordes sur le littoral, soit pour l'ornement des bateaux, soit pour la confection des filets de pêche.

Les asiles de *caqueux* sont expressément désignés dans les ordonnances officielles, sous le nom de maladreries. Si tous les hôtes de ces maladreries n'étaient pas entachés de lèpre, tous étaient

(1) *Bull. Acad. de Méd.*, loc. cit., 349, article du Dr ZAMBACO, que nous n'avons pas cru devoir trop largement mettre à profit, pour bien établir que notre étude était distincte de la sienne sur bien des points.

suspects et leur contact passait pour dangereux (1). C'est ce qui explique comment les cordiers passèrent longtemps pour lépreux, sinon confirmés, du moins en puissance de la maladrerie, en vertu de leur descendance des vrais cacous.

Ainsi les cordiers de Pontivy n'ont-ils été autorisés que peu avant 1789 à mettre leur banc dans l'église paroissiale près de la porte.

Jusque-là, ils devaient payer un prêtre pour faire le service religieux dans leur chapelle privée (2).

Le préjugé dure toujours dans certaines campagnes bretonnes. « Je n'ai jamais vu un caquin se marier qui ne fût le parent de sa future, écrivait en 1840 le chanoine Gaudin à Francisque Michel. Aussi les dispenses de parents qui ne s'accordent jamais sans raison canonique, leur sont-elles accordées sans le moindre motif, si ce n'est qu'ils sont tous deux *cordiers* ou *caquins* ».

A une époque plus récente, en 1874, un témoin oculaire, M. Rosenzweig, archiviste du Morbihan, a pu écrire ces lignes : « Ils (les cordiers) n'en sont pas moins encore, dans nos campagnes, l'objet du mépris général et quelquefois d'une crainte superstitieuse. Il n'est pas moins vrai qu'ils portent encore le nom injurieux de *cacous* ; qu'il leur était interdit, il n'y a pas longtemps encore, en certaines églises, de dépasser le bénitier ; qu'on évitait les influences fâcheuses de leur approche, soit en tenant dans sa main une pièce de six liards, soit en remplaçant le pouce sur les autres doigts ; qu'ils se mariaient et se marient encore de nos jours presque exclusivement entre eux... que si l'on demande aux habitants des campagnes les motifs de leur aversion, ils sont le plus souvent incapables de répondre autre chose que : *c'est un*

(1) DE ROCHAS, *Les parias de France et d'Espagne*, p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 85.

cordier, c'est un cacous. Nous avons pu néanmoins constater quelques exceptions.

Ici les cordiers passaient pour être les descendants des Juifs qui garrottèrent Jésus-Christ après sa condamnation.

Ailleurs ils sont réputés sorciers, et un de leurs sortilèges consisterait à pourrir une pomme au bout de dix minutes, en la mettant sous leur aisselle (1).

Ce que nous avons dit, suffit à préciser ce qu'étaient ces parias, victimes de préjugés séculaires que justifiaient, il faut bien le dire, une douteuse généalogie et aussi quelques symptômes frustes d'un mal qui avait frappé leurs ascendants avec toute sa rigueur.

Comment, de plus, n'être pas frappé de l'analogie singulière du mode d'existence des lépreux et des cagots, de l'identité des règlements qui étaient appliqués à ces deux castes de maudits ?

Comme les lépreux, les cagots ne peuvent marcher déchaussés dans les rues ; ils sont astreints à porter un insigne rouge, soit une cape, soit une pièce sur leur casaque, qui les désigne à l'attention : le port des armes autres que certains outils de travail leur est interdit ; de même le commerce habituel avec les gens sains.

Les lépreux sont affranchis de l'impôt de la taille, de même que les cagots. Ils sont les uns et les autres sous la tutelle ecclésiastique.

Mais n'avons-nous pas déjà montré, par des preuves suffisantes, que les cagots, comme les cacous ou les *cagous* (2), sont des lépreux, mais des lépreux avortés.

(1) ROSENZWEIG, *Les cacous de Bretagne*, p. 23.

(2) Cagou est le nom que l'on donnait aux cagots du Maine. Les *marrons* de l'Auvergne et des Alpes semblent se rapprocher beaucoup des cagots bretons.

N'est-ce pas là aujourd'hui le dernier mot des anthropologues et des nosographes ?

Les Gahets de Guyenne ou *Gafets* (1) apparaissent dans l'histoire à la même époque que les *christiaas* du Béarn et de la Navarre et les cagots Bretons. Comme aux cagots, on leur défend d'aller pieds nus dans la ville et sans « un signal » de drap rouge appliqué sur le côté gauche de la robe : on leur interdit de boire aux fontaines, d'acheter ou de boire dans les tavernes, de vendre ni faire vendre des comestibles. « Ils ne doivent demeurer en ville ni s'y asseoir excepté les jours de fête et le lundi matin devant l'église près des fossés où ils ont d'ancienneté habitude de le faire (2).

Un faubourg leur est réservé où ils vivent en communauté, plantant des vignes, ou cultivant leur jardin, allant remplir leurs devoirs de religion à une chapelle spéciale desservie par un chapelain dont c'est l'unique office.

Quand on se rappelle que les maladreries étaient de vastes enclos, renfermant, outre les habitations pour les malades, des jardins, des vignes, des vergers, une chapelle et un cimetière, on n'est pas loin de conclure à l'identité des *gahets* et des ladres.

Cette opinion est au reste formellement soutenue par un érudit bordelais du XVII^e siècle, l'abbé Venuti. Pour ce savant, les gahets dont il a pu encore observer de son temps quelques types à Bordeaux, sont, sinon des lépreux, tout au moins des descendants de lépreux.

(1) Le mot espagnol *gafó* sert à désigner une personne qui a les mains crochues par suite de la contracture ou de la rétraction des muscles fléchisseurs des doigts. Or n'est-ce pas là un des caractères de la lèpre anesthésique ?

(2) DE ROCHAS, 63.

Néret

Après les croisades, écrit-il, la lèpre devint populaire chez nous.

C'est cette maladie qui fit sans doute appeler les *gabets* du nom de *gésites* ou *gésitains*, sobriquets tirés de l'histoire sainte, où le prophète Elisée prédit que la lèpre de Naanam s'attacherait à Giési et à sa postérité pour toujours.

Comment le peuple qui ne lisait guère la Bible a-t-il pu connaître Giési, aujourd'hui inconnu ou vulgaire ? C'est que la lèpre de Giési entrait dans toutes les formules par lesquelles on scellait tous les contrats des grands et des particuliers. Il y a une foule d'exemples de pareils jugements dans les chartes depuis Charles le Chauve jusqu'au XIV^e siècle (1).

L'abbé Beaurein (2), autre érudit de Bordeaux, est plus explicite encore : « Ces gens (les gahets) étaient séparés de la conversation d'autres hommes et rassemblés dans un faubourg qui leur était affecté, où ils formaient une espèce de communauté. On les appelait anciennement *mezeaux* et leurs habitations *mezelleries*. Ce genre d'hommes, qui étaient assez communs dans les provinces méridionales de la France, étaient appelés en gascon : cagots, capots et chrestiens, et dans les pays bordelais gaffets, ou gahets du verbe gascon gahar... Mais il y a longtemps qu'il n'est plus question de gahets ni dans le faubourg qui en a retenu le nom, ni dans le pays bordelais ; la race en est éteinte, et la maladie dont ils étaient ou dont on les croyait atteints y a entièrement disparu (3) ». A cette dernière assertion, émise avec quelque légèreté, il est à croire que les recherches ultérieures,

(1) L'abbé VENUTI, *Dissertations sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux, sur les gahets*, etc. Bordeaux, 1754.

(2) BAUREIN, *Variétés bordelaises*, t. IV, p. 15 et suivantes.

(3) ZAMBACO, *Rapport Bull. Acad. Méd.*, loc. cit., 348.

conduites avec plus de méthode, ne tarderont pas à donner un démenti.

On a pu dire que « sporadique », disséminée, la lèpre existe partout en France. Si on la cherchait, et si l'on savait la dépister, on la rencontrerait bien souvent, tout au moins légère, dégénérée ou fruste, grâce aux améliorations hygiéniques et à la diminution de la misère publique.

CONCLUSIONS

I. — La lèpre est une affection qui remonte à la plus haute antiquité : on peut dire qu'elle a presque totalement disparu à l'heure actuelle de nos régions et de la plupart des pays européens.

II. — Cette disparition est due avant tout aux mesures de prophylaxie que la plupart des gouvernements ont songé à prendre dès les temps les plus reculés : ces mesures peuvent être résumées en une seule, l'isolement.

III. — Au moyen âge cet isolement s'obtenait en reléguant les lépreux dans des établissements nommés *maladrerie*, soumis à des règlements spéciaux édictés par les autorités communales.

IV. — Il est d'autant plus utile d'insister sur la prophylaxie de la lèpre, qu'il n'existe pas de thérapeutique véritablement efficace de cette affection.

Vu :

Le Président de la thèse,

A PROUST.

Vu :

Le Doyen,

P. BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Alpin** (Prosper). — *De Medicina Ægyptorum*, Paris, 1645.
- Arétée**. — *De morborum acut. causis*.
- Astruc**. — *Morbis veneris*.
- Baurein** (abbé). — *Variétés bordelaises*.
- Billaudeau**. — *Des léproseries*.
- Boutaric**. — *Actes du Parlement de Paris*.
- Brequigny**. — *Les lépreux de Reims*.
- Brissaud**. — *Histoire des expressions populaires en médecine*.
- Celse**. — *Traité de la médecine*. Actuarius.
- Champollion**. — *Recettes médicales pour les maladies cutanées*.
- Guy de Chauliac**. — *Grande chirurgie* (trad. LAURENT JOUBERT).
- D^r Chevalier**. — *Not. hist. sur la maladrerie de Voley*.
- De Coston**. — *Origine, étymol. et signif. des noms propres et des armoiries*, Paris, 1857.
- Delamarre**. — *Traité de la police*.
- Delannoy**. — *Notice historique des divers hospices de la ville de Tournai*.
- Delisle** (Léopold). — *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* (Paris, 1856).
- Derode**. — *Léproseries et maladreries*.
- Duchesne** (Fr.). — *Historiæ francorum scriptores*.
- Dupouy** (Dr). — *Moyen âge médical*.
- D'Epine** (P.). — *De lepra et psora*.
- Floquet**. — *Histoire du privilège*.
- Franklin** (Dr). — *L'hygiène*.
- Grégoire de Tours**. — *Opera*.
- Galien**. — *Isagoge*.
- Garnier** (Dr). — *Notice historique sur la maladrerie de Dijon*.
- Gordon** (Bernard de). — *Fleur de lys de la médecine*.
- Grosley**. — *Ephémérides*.
- Guillaume de Nangis**.
- Harmand** (Dr). — *Notice historique sur les léproseries de Troyes* (1849).
- Hebra**. — *Traité des maladies de la peau* (trad. DOYEN).
- Hérodote**. — *Histoire*.
- Hippocrate**. — *Livre des maladies* (trad. LITTRÉ).
- Joinville** (De). — *Mémoires* (Londres, 1785).
- Labourt**. — *Origine des laderies, maladreries et léproseries*.
- Langlois** (P.) (abbé). — *Histoire du Prieuré du Mont-aux-Malades*.
- Larrieu**. — *Gui Patin*.
- Lechaudé**. — *Recherches sur les léproseries qui existent en Normandie*.
- Lefranc** (Abel). — *Un règlement intérieur de léproserie au XIII^e siècle*.

- Michaud.** — *Histoire des croisades.*
Moïse. — *Lévitique. Livre des rois.*
Montesquieu. — *Esprit des lois.*
Ozanam. — *Maladies épidémiques.*
Paré (Ambroise). — *Œuvres complètes* (1561).
Patin (Guy). — *Lettres.*
Pline. — *De natura rerum.*
Puech (Dr). — *La léproserie de Nîmes*, 1888.
Raymond. — *Histoire de l'Elephantiasis.*
Rochas (De). — *Les parias de France et de Bretagne.*
Rosenzweig. — *Les cacous de Bretagne.*
Sprengel. — *Histoire de la médecine en Bretagne.*
Vasseur (Ch.). — *Notices sur la léproserie de St-Clair.*
Venuti (abbé). — *Dissertations sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux.*

REVUES ET RECUEILS.

- Bulletin de la Société archéologique de Laon*, 1853.
Chroniques de Saint-Denis.
Capit. reg. francor. (Ed. Baluze).
Mémorial de l'Aube.
Mém. de la soc. de l'Aube.
Ordonnances des roys de France de la 3^e race (Coll. Secousse et Villerault, I. R., Paris, 1755).
Recueil des monuments inédits du Tiers-Etat.
Répertoire universel et raisonné de jurisprudence.

Imp. G. Saint-Aubin et Thevenot, St-Dizier (Haute-Marne). — J. THEVENOT, Successeur.
